



Les
CHARTREUX
Actualités



NUMÉRO SPÉCIAL

CONFINEMENT **DÉ**CONFINEMENT

n°62 **JUIN 2020**

SOMMAIRE

P. 2-4 ÉDITO

P. 5-8 VIE CHRÉTIENNE

L'étrange crise
Un moment de crise est un moment de choix

P. 9-12 IN MEMORIAM

M. le chanoine René Breysse (1928-2020)

P. 13-34 FENÊTRES SUR LE CONFINEMENT

Les Chartreux confinés
Poésies d'élèves de 5^{ème} et 4^{ème}
Poésies d'élèves de 3^{ème} A
Analyse d'images de presse par des élèves de 2^{nde} 1
À la manière des *Lettres persanes* de Montesquieu
Bas les masques
Bergamasques
Lettre à mes enfants
Qu'avons-nous fait de ce temps ?
La peste à Lyon au XVII^e siècle
Entretien exclusif avec Frédéric Keck, anthropologue

P. 35-40 ARTS & CULTURE

Je dirai Jeanne
Une prière de Pourrat à Jeanne d'Arc
Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc

P. 41-44 EN BREF

Résultats ATS3 et DSCG
Carnet



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Jean-Bernard Plessy

RÉDACTEUR EN CHEF :
David Camus

SECRETARIAT DE RÉDACTION :
Christelle Tallaron

CRÉATION ET MISE EN PAGE :
Aïtao - Chloé Lantero Garet

PHOTOGRAPHIES :
Gérard Balayn - Jean-Claude Bruet
Lætitia Chalandon - Vincent Couturier
Gonzague de Sallmard - Myriam de Santis
Photos Georges - P. Muradian
Stéphane Nys (Air Tech Photo)
Henriette Ponchon de Saint André
Jacqueline Salmon



P. Jean-Bernard Plessy
Supérieur du groupe
scolaire des Chartreux

du baccalauréat, une obtention de celui-ci sur le principe du contrôle continu. Addition, discipline par discipline, des moyennes des deux premiers trimestres (non prise en compte des notes du troisième trimestre durant la période de confinement) et arrondissement des moyennes au point supérieur.

Un rapide calcul permet d'affirmer que nos 245 élèves de terminale seront bacheliers début juillet. Eux comme nous le savent. Mais nous savons bien que là n'est pas l'enjeu pour eux. Il reste bien celui de la mention dont quelques-uns ont besoin pour entrer dans les filières supérieures de leur choix.

Et là, de fait, le bât peut blesser pour certains, qui, traditionnellement, obtenaient aux épreuves du baccalauréat des moyennes supérieures de deux à quatre points à leurs résultats annuels.

Gageons, comme l'a exposé le ministre de l'Éducation Nationale, que les jurys présidant à la délivrance de ce baccalauréat unique en son genre, sauront faire bon usage des moyennes obtenues par l'établissement sur les trois dernières années, reflet exact de son niveau et de son classement.

Par modestie, je ne donnerai pas ici le classement régional, ni national de notre lycée, par exemple de l'année précédente. Je renvoie le lecteur et nos parents d'élèves aux palmarès publiés.

J'ai donné ma signature à un collectif de chefs d'établissements qui ont écrit au ministre pour lui signifier qu'il n'était pas judicieux de maintenir les mentions cette année. Ce dernier les a maintenus. Dont acte.

Certes, plus encore qu'à l'ordinaire, nos exigences sont interrogées, et je conçois qu'il soit

SOMMES-NOUS UN MAUVAIS LYCÉE ?

Pour tout dire, je n'avais pas prévu une telle réflexion. Je m'étais fixé de revenir sur la crise de laquelle nous semblons sortir, sur les enseignements qu'elle nous a livrés à propos de cet homme qu'il y a quelque temps encore nous imaginions augmenté et artificiel, brutalement rappelé à l'ordre de sa condition mortelle par un misérable virus. Or le Père Bruno Martin, supérieur des prêtres de Saint-Irénée, notre communauté qui a la tutelle des Chartreux, s'est de son côté livré à cette même réflexion, en bon historien qu'il est. Son analyse suit cet éditorial. Je ne peux que vous recommander de la lire.

Dans un autre registre, les circonstances que nous vivons me donnent l'occasion de cette autre réflexion sur la nature même de notre lycée, son positionnement comme on dit, son exigence, ses propositions.

L'interrogation est d'actualité, puisque les conséquences du coronavirus seront entre autres de substituer aux traditionnelles épreuves

nécessaire d'en rendre compte. Il y a encore, il y aura toujours sans doute, des parents d'élèves, des élèves eux-mêmes qui feront de leur parcours aux Chartreux un choix très stratégique. Disons les choses telles qu'elles sont : mon fils, ma fille sont à nos yeux bons élèves, mais ils ne seront pas premiers à Rome. Mieux vaut donc qu'ils le soient dans leur village ! Cela leur facilitera l'accès aux filières de leur choix dans la « machine nationale et a priori anonyme de Parcoursup ». Oui, il y a donc quelques élèves qui nous quittent, de moins en moins nombreux, à la fin du collège, arguant d'une présence à l'Institution depuis le primaire, parfois la maternelle : envie de changer d'air ! Soit. Encore une fois, nous pouvons tout à fait l'admettre. Il est cependant curieux, mais je passe, que ce besoin de changer d'air n'est jamais exprimé chez ceux que l'on appelle les « très bons élèves », en tête depuis le début de leur classe, de leur promotion.

Liberté cependant de ces choix, quand ils ne s'apparentent pas purement et simplement à du « zapping » scolaire ou à du suivisme grégaire.

De la même manière que nous voyons des élèves arrivant aux Chartreux, en provenance d'autres établissements, dans le meilleur des cas à l'entrée en seconde, dans des situations nettement plus risquées en première, voire à l'unité près en terminale, précisément pour parfaire leur chance d'accession à des filières très sélectives, avec un dossier scolaire qui les plaçait en tête de classe dans leur collège. Or ils vivent la cruelle et très anxiogène expérience du bas du tableau dans la classe qu'ils ont intégrée. Symétriquement, les départs stratégiques à la fin du collège font souvent la joie des établissements qui les accueillent, lesquels les félicitent de leur parcours exceptionnel, bien formés par le collège dont ils sortent. Tant mieux.

Mais la réalité demeure : c'est souvent après que vient le temps des désillusions. Le tout n'est pas d'entrer dans la filière sélective de son choix : classe préparatoire d'un lycée « gros porteur » ou d'une fac de médecine. Le tout est seulement d'en sortir avec succès, avec efficacité.

Et c'est sans doute là que la « traçabilité » est précieuse : elle a pour nom, au premier échelon : « Parcoursup ». Statistiquement, nos très « bons élèves » intègrent de très bonnes prépas, et autres filières sélectives de leur choix. Statistiquement encore, ils en sortent avec l'intégration aux plus grandes écoles de leur souhait. Nous faisons chaque année, « en interne », l'expérience avec nos propres classes préparatoires.

Est-ce notamment dû à notre « prépa médecine » durant l'année de terminale ? Le taux de réussite en « primants » défie toute concurrence à Lyon, faculté Est ou Sud.

Je crois être fondé à dire que Parcoursup est finalement un bon juge de paix. A ne considérer d'ailleurs que le résultat en cours de cette année, il n'y a aucune surprise. En dehors de nos propres contingents en voie économique et commerciale, en BL, ou encore dans nos filières diplômantes, et notamment le DCG, beaucoup de nos élèves sont admis dans les prépas réputées, publiques ou privées, du lycée du Parc à Ginette, en passant par Louis le Grand, Stanislas ou Henri IV. Pas de secret ni de mystère. Ces prépas-là savent lire des dossiers, et surtout identifier leur provenance.

En outre, le téléphone fonctionne entre deux chefs d'établissement, à tout niveau ; je n'en dirai pas plus. Voilà qui écarte le sentiment d'inquiétude de tel ou tel père ou mère de famille : *« Mais il n'est pas premier de sa classe, avec cependant une moyenne de 16/20 chez vous. - Monsieur, madame, n'ayez crainte. Le dossier est instruit et suivi ! »*

Le cas reste cependant discutable de l'élève qui sera, certes bien classé aux Chartreux, avec une belle moyenne générale, mais soumis à la loi des plus forts que lui. Quelle possibilité ? Quelle issue en filière sélective ? Après tout, il est entré chez nous pour cela.

Il n'est de science que du général. En ce sens, nos élèves sont admis dans les classes préparatoires, et plus largement dans les filières qui leur conviennent finalement, au moment où nous avons la responsabilité de les bien orienter. C'est un mythe aux conséquences fâcheuses et dangereuses de croire à tout prix que l'accession forcée aux meilleures classes préparatoires, aux filières les plus exigeantes, apportera un coefficient supplémentaire de réussite. Là encore, chiffres et statistiques le démontrent.

Il est le plus souvent de bien meilleures réussites finales dans des filières ou prépas finement ajustées, que dans d'autres au nom peut-être plus « ronflant » mais qui n'auront pas su ou pu accompagner ce qui n'a jamais été bien « dimensionné » dès le départ.

Enfin et surtout, comment ne pas dire et développer ce qui reste à mes yeux le plus important ? Un lycée, une Institution scolaire se résume-t-elle, se réduit-elle à sa « force de frappe » d'orientation et de sélection dans le cercle des meilleurs ? Même si en cela était l'un de ses premiers rôles, et nous ne saurions le nier, nous voulons être autre chose.

Nous voulons fermement être une maison de formation de la personne tout entière. Avant d'être un élève, un « potentiel », une machine à concours, un élève de lycée est un jeune homme, une jeune fille, à qui il faut apprendre à vivre.

J'aimerais laisser ici la parole à tous nos anciens élèves, parmi les plus récents, anciens

d'HEC, de l'ESSEC, de Lyon ou de l'EDHEC, anciens de l'École Normale Supérieure, jeunes médecins, jeunes officiers de l'Armée française, jeunes experts comptables ou déjà commissaires aux comptes. J'aimerais ici qu'ils puissent unir leur voix pour dire ce qu'ils nous écrivent les uns et les autres chaque jour : « Merci pour la formation humaine, morale, spirituelle, culturelle que j'ai reçue aux Chartreux. Merci pour ces cours sans coefficient. Merci pour ces soirées de conférences, merci pour ces grands témoins reçus de la vie politique, de la vie économique, de la culture que l'on aura vus et entendus. Merci pour cet esprit « Maison » où j'ai appris bien davantage que de savoir préparer un concours. Merci pour l'internat. J'y ai nourri des amitiés. J'y ai choisi mes témoins de mariage.

Merci pour le ministère donné des prêtres à notre service, des professeurs catéchistes qui étaient là le samedi matin. Merci pour les modules Maths +, médecine, concours access. Merci pour les professeurs d'arts, présents les mercredis après-midi.

Dois-je continuer ? Un bon lycée, si je reprends la catégorie initiale, c'est cela avant tout.

Les anciens vont rire une fois de plus en me lisant, mais je suis certain qu'ils seront d'accord : un bon lycée n'est pas un lycée : c'est une Maison, en laquelle chacun trouve providence sur son chemin.

Cela même est notre seule ambition. Et lorsque je m'adresse aux élèves de terminale qui nous quittent en fin d'année, je leur dis invariablement, tel le capitaine restant au port et chargé de faire sortir du calme protecteur des digues vers la haute mer la flotte impressionnante, « bon vent » !

L'ÉTRANGE CRISE

Bruno Martin,
Supérieur de la Maison des Chartreux

Le grand historien et résistant Marc Bloch avait intitulé *L'étrange défaite* le récit qu'il avait écrit, à chaud, de la débâcle de 1940, et qui ne parut qu'après sa mort héroïque en 1944. À l'heure où elle semble s'apaiser, peut-on commencer à réfléchir sur *l'étrange crise* que nous venons de traverser ? Elle a été, certes, bien réelle pour ceux qui ont été frappés par la maladie, pour les familles en deuil qui n'ont parfois pas pu accompagner leurs proches, pour les soignants durement sollicités. Le mal n'était pas bénin : certains ont été rudement touchés, la guérison a pu être longue, des séquelles encore présentes. On peut quand même ramener les choses à leurs justes proportions. Le coronavirus a fait, à l'heure qu'il est, un peu plus de 350 000 décès dans le monde, soit un taux de mortalité global de 0,003 %. En France le nombre des décès s'élève à 28 500 pour 67 millions d'habitants, soit un taux de 0,042 %. Pour ne parler que des trois derniers siècles, la peste de 1720 a fait 40 000 morts à Marseille, pour une population de 90 000 habitants à l'époque, soit une mortalité de presque 45 % ; le choléra de 1832 a fait 30 000 morts pour la seule ville de Paris, soit plus que le Covid pour toute la France. La grippe espagnole a touché 500 millions de personnes, et fait plus de cinquante millions de morts, soit plus de 2,5 % de la population mondiale, et plus du double des morts de la guerre de 1914-1918 (18 millions). La grippe de Hong-Kong de 1968/1969, que tout le monde a oubliée, a fait un million de victimes dans le monde, 40 000 en France. Il n'est pas nécessaire de continuer cette litanie macabre, mais ne faut-il

pas comparer ce qui est comparable et en revenir à la réalité ? Non, nous n'étions pas en guerre, mais ce que cette « crise sanitaire » a révélé, c'est que nous n'étions pas prêts à l'affronter.¹

Il ne m'appartient pas de juger de l'impréparation matérielle – de l'affaire des masques ou de notre système de santé en crise. Je veux seulement, et c'est là mon objet, relever les aspects moraux de l'événement. Si l'on a pu imposer aussi facilement, dans la plus grande soumission des populations, des mesures drastiques et sans doute disproportionnées, dont l'histoire dira les conséquences, c'est que nous n'étions moralement pas prêts à affronter la réalité humaine de la maladie et de la mort. Ma génération est celle du baby boom et des Trente glorieuses. Quatre vingt ans sans guerre sur notre territoire national, soixante depuis la fin de la guerre d'Algérie. Pas ou peu de crises sérieuses, une augmentation inouïe du confort, des biens de consommation, de l'espérance de vie. Pour ceux qui ont affronté la grippe espagnole en 1918, la mort était déjà le quotidien depuis quatre ans. Au moment de la grippe de Hong-Kong, la génération qui était adulte venait de traverser une autre guerre. Et l'espérance de vie, en 1968, était de 65 ans ! Notre société a grandi dans l'illusion du développement continu qui allait atteindre aussi notre vie biologique ; il y quelques mois seulement ne parlait-on pas de « l'homme augmenté » ? Au prix d'une sélection au départ qui était toute prête à être légalisée, on nous promettait une humanité presque immortelle, sans souffrance et sans déclin, comme les pédagogues du XIX^e siècle promettaient le grec sans larmes et le latin sans pleurs. Un petit virus est venu rappeler à l'homme, ce mortel, qu'il pouvait mourir.

¹ Je trouve sur un site italien ces chiffres officiels de l'OMS : du 1^{er} janvier au 1^{er} mai 2020, 237 469 personnes étaient mortes du coronavirus. Les morts par suicide étaient 357 785, d'accident de la route 450 388, du cancer 2 740 193.

Héros de la guerre de 1914-1918 et figure de la résistance intellectuelle au nazisme, Ernst Jünger a écrit : *«Jamais comme aujourd'hui les hommes qui ne craignent pas la mort sont infiniment supérieurs aux plus puissants des pouvoirs temporels. Pour ceux-ci, la peur doit être propagée sans interruption. Les tyrans vivent constamment dans la terrible crainte que beaucoup, et pas seulement des individus singuliers, puissent sortir du statut de la peur, ce qui signifierait avec certitude leur chute. C'est aussi là le vrai motif de leur rancœur contre toute doctrine de la transcendance : Là se cache pour eux le grand danger : que l'homme puisse ne plus avoir peur»*. Pour avoir oublié concrètement toute transcendance, nous avons été dominés par la peur ; c'est la peur qui nous a fait tout accepter.

Nous, hommes d'Église, devons nous interroger. De son sommet à sa base, l'Église a-t-elle tenu le discours que l'on aurait dû attendre d'elle ? Nous n'avons pas ménagé le discours de compassion envers les malades et les soignants, et nous avons été soucieux d'obtempérer aux consignes sanitaires. Mais qu'avions-nous à dire de la souffrance et de la mort ? Quel témoignage avons-nous rendu aux réalités éternelles ? Quelle image restera de cette crise ? L'image navrante, que l'on aurait pu croire sortie d'un film de Nanni Moretti, d'un pape à l'abandon devant une place Saint-Pierre vide ? Saint Jean-Paul II avait su, en son temps, faire de sa maladie et de sa propre souffrance la plus éloquente attestation de l'encyclique qu'il avait consacré au sens salvifique de la douleur : *Salvifici doloris*. Les hommes n'auraient-ils pas eu, en ces jours-ci, besoin d'un pareil discours ?

Dans une tribune parue dans le *Figaro* du 20 mai dernier, le cardinal Robert Sarah a fait remarquer non sans justesse que *«depuis longtemps l'Église est rentrée dans un rapport faussé avec le monde. Confrontés à une société qui prétendait n'avoir pas besoin d'eux, les chrétiens se sont efforcés de démontrer qu'ils pouvaient lui*

être utiles... [Mais] ils ont fini par oublier que si l'Église peut aider l'homme à être plus humain, c'est en définitive parce qu'elle a reçu de Dieu les paroles de la vie éternelle [...] La modernité triomphante s'est effondrée devant la mort. Ce virus a révélé que malgré ses assurances et ses sécurités, ce monde d'ici-bas restait paralysé par la peur de la mort. Le monde peut résoudre des crises sanitaires. Il viendra certainement à bout de la crise économique. Mais il ne résoudra jamais l'énigme de la mort. La foi seule a la réponse». Et le cardinal d'inviter l'Église à renoncer à se penser comme une institution du monde pour revenir pleinement à sa mission spirituelle, même lorsque celle-ci apparaît aux antipodes des préoccupations mondaines. Ce que nous avons à annoncer, c'est la Résurrection, c'est la victoire du Christ sur le mal et sur la mort. Cela vaudra mieux qu'un discours qui se veut prophétique et qui ne fait que courir après les idées du jour, teintées de marxisme hier, d'écologie aujourd'hui.

Dieu, de tout mal, peut tirer un bien. Les semaines de privation de la messe nous aurons peut-être fait découvrir les vertus de la prière domestique, et l'absence de l'eucharistie nous l'aura rendue plus précieuse encore. Les limitations de nos libertés extérieures nous auront peut-être fait découvrir que la seule vraie liberté est intérieure ; et que nos besoins les plus essentiels étaient ceux de notre vie spirituelle – ces besoins qui n'étaient pas compris dans les «attestations de déplacement dérogatoire». Notre vie sacramentelle reprend, avec les contraintes que l'on sait ; elles font parfois songer à la phrase de l'évangile où il est question de filtrer le moustique quand on laisse passer le chameau. Mais la messe vaut bien un masque... *«Que le Christ, lumière de lumière, envoie sur ton Église l'Esprit de feu, dit une des oraisons de la Pentecôte. Qu'il renouvelle le cœur de ceux que tu as fait renaître, et qu'il les confirme dans ta grâce»*. Nous ne saurions mieux demander pour sortir de «l'étrange crise».

UN MOMENT DE CRISE EST UN MOMENT DE CHOIX

Homélie du pape François
Sainte-Marthe, 2 mai 2020



Le Saint-Père et le Supérieur en octobre 2017

La première lecture commence par «*En ces jours-là, l'Église était en paix dans toute la Judée, la Galilée et la Samarie ; elle se construisait et elle marchait dans la crainte du Seigneur ; reconfortée par l'Esprit Saint, elle se multipliait.*» (Ac 9,31). Temps de paix. Et l'Église grandit. L'Église est tranquille, elle a le réconfort de l'Esprit-Saint, elle est en consolation. C'était une belle période... Suivra la guérison d'Enéas, puis Pierre ressuscite Tabitha... tout cela se fait dans la paix.

Mais il y a des temps qui ne sont pas de paix, dans l'Église primitive : des temps de persécution, des temps difficiles, des temps qui mettent en crise les croyants. Des temps de crise. Et aujourd'hui

l'Évangile de Jean nous raconte un temps de crise (cf. 6,60-69). Ce passage de l'Évangile est la fin de toute une série qui a commencé avec la multiplication des pains, quand on voulait faire roi Jésus. Jésus va prier, le lendemain ils ne le trouvent pas, ils vont le chercher, et Jésus leur reproche de le chercher parce qu'il leur donne à manger et non pour les paroles de la vie éternelle... Et toute cette histoire se finit là. Ils disent : «*Donne-nous de ce pain*», et Jésus explique que le pain qu'il donnera est son corps et son sang.

«*Beaucoup de ses disciples, qui avaient entendu, déclarèrent : Cette parole est rude ! Qui peut l'entendre ?*» (v. 60). Jésus avait dit que celui qui ne mangerait pas son corps et (ne boirait pas) son sang n'aurait pas la vie éternelle. Jésus disait aussi : «*Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour.*» (cf. v. 54). C'est ce que disait Jésus. «*Cette parole est rude !*» (v. 60) [pensent les disciples]. «*C'est trop dur. Quelque chose ne fonctionne pas. Cet homme a dépassé les limites.*» Et c'est un moment de crise. Il y avait des moments de paix et des moments de crise. Jésus savaient que les disciples murmuraient. Ici il y a une distinction entre les disciples et les apôtres : les disciples étaient 72 ou plus, les apôtres étaient les Douze. «*Jésus savait en effet depuis le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le livrerait.*» (v. 64). Et devant cette crise, il leur rappelle : «*Voilà pourquoi je vous ai dit que personne ne peut venir à moi si cela ne lui est pas donné par le Père.*» (v. 65). Il recommence à parler de cette attirance par le Père : le Père nous attire à Jésus. C'est comme cela que se résout la crise.

Et «*à partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de l'accompagner.*» (v. 66). Ils prirent leurs distances. «*Cet homme est un peu dangereux... Mais ces doctrines... Oui, c'est un homme*

bon, il enseigne et il guérit, mais quand il parvient à ces choses étranges... S'il vous plaît, allons-nous-en" (cf. v. 66). Les disciples d'Emmaüs ont fait la même chose, le matin de la résurrection : "Mais oui c'est étrange : les femmes qui disent que le sépulcre... Mais cela sent mauvais – disaient-ils – allons-nous en vite parce que les soldats vont venir et vont nous crucifier" (cf. Lc 24,22-24). Les soldats qui protégeaient le sépulcre ont fait la même chose : ils avaient vu la vérité, mais ils ont préféré vendre leur secret : "Restons-en en sécurité : ne nous mêlons pas de ces histoires, qui sont dangereuses?" (cf. Mt 28,11-15).

Un moment de crise est un moment de choix, c'est un moment qui nous met face aux décisions que nous devons prendre. Tous, dans nos vies, nous avons eu et nous aurons des moments de crise : crises familiales, crises matrimoniales, crises sociales, crises dans le travail, tant de crises... Cette pandémie aussi est un moment de crise sociale.

Comment réagir au moment de la crise ? « À partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de l'accompagner. » (v. 66). Jésus prend la décision d'interroger les disciples : « Alors Jésus dit aux Douze : "Voulez-vous partir, vous aussi ?" » (v. 67). Prenez une décision. Et Pierre fait sa deuxième confession : « Simon-Pierre lui répondit : "Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Quant à nous, nous croyons, et nous savons que tu es le Saint de Dieu." » (vv. 68-69). Pierre confesse, au nom des Douze, que Jésus est le Saint de Dieu, le Fils de Dieu. La première confession – "Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant" – et tout de suite après, quand Jésus commence à expliquer la passion qui lui viendrait, il s'arrête : "Non, non, Seigneur, pas ça !", et Jésus le réprimandera (cf. Mt 16,16-23). Mais Pierre a mûri un peu et ici il ne le réprimande pas. Il ne comprend pas ce que Jésus dit, ce "manger ma

chair, boire mon sang" (cf. 6,54-56), il ne comprend pas, mais il fait confiance au Maître. Il lui fait confiance. Et il fait cette deuxième confession : "Mais à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle." (cf. v. 68).

Cela nous aide tous à vivre les moments de crise. Dans mon pays il y a un dicton qui dit : "Quand tu es à cheval et que tu traverses un fleuve, s'il te plaît, ne change pas de cheval en plein milieu du fleuve". Dans les moments de crise, être très ferme dans la conviction de la foi. Ceux-là se sont en allés, ils "ont changé de cheval", ils ont cherché un autre maître qui n'était pas si "rude", comme ils lui disaient. Au moment de la crise il y a la persévérance, le silence ; rester où nous sommes, fermes. Ce n'est pas le moment de faire des changements. C'est le moment de la fidélité, de la fidélité à Dieu, de la fidélité aux choses, [aux décisions] que nous avons prises. C'est aussi le moment de la conversion, parce que cette fidélité nous inspirera quelque changement pour le bien, pas pour nous éloigner du bien.

Moments de paix et moments de crise. Nous les chrétiens, nous devons apprendre à gérer les deux. Les deux. Certains pères spirituels disent que le moment de crise c'est comme passer par le feu pour devenir forts. Que le Seigneur nous envoie l'Esprit Saint pour savoir résister aux tentations dans les moments de crise, pour savoir être fidèles aux premières paroles, dans l'espérance de vivre ensuite les moments de paix. Pensons à nos crises : les crises de famille, les crises de quartier, les crises dans le travail, les crises sociales dans le monde, dans le pays... tant de crises, tant de crises.

Que le Seigneur nous donne la force – dans les moments de crise – de ne pas vendre la foi.

IN MEMORIAM

M. LE CHANOINE RENÉ BREYSSE

(1928-2020)

Bruno Martin,

Supérieur de la Maison des Chartreux



M. le chanoine René Breyse

Avec le chanoine René Breyse, décédé ce dimanche 23 avril 2020, disparaît l'avant-dernier maillon qui nous rattache à la vieille génération des prêtres des Chartreux. Et comme rien ne se passe jamais comme on le prévoit, il aura survécu, contre toute attente, quatorze ans au P. Babolat qui se promettait pourtant de faire son oraison funèbre, lors de la scène du dernier «Chartreux» enterrant l'avant-dernier : il n'en fut rien.

Pour une part, la famille du P. Breyse était originaire de Haute-Loire, du côté du Monastier. René Breyse évoquait parfois son père, à qui une aristocrate locale avait permis de «faire des études» et de devenir instituteur libre. Ce n'était pas une grande ascension sociale que de devenir instituteur «chez les curés» ; cela signifiait, en ce temps-là, un salaire de misère pour un dévouement de tous les instants. Mais c'était l'accès à un autre monde, celui des études ; à la génération suivante, René Breyse en bénéficia. Il était né à Roanne, où son père était alors en poste, le 14 mars 1928. Tout naturellement le petit garçon commença le parcours habituel, qui passait par le petit séminaire de Charlieu. Ce ne devait pas être une vie bien rose que celle d'un petit séminaire en période de guerre. Mais le moindre petit séminaire, en ce temps, c'était l'ouverture au monde immense de la culture classique, française et gréco-latine, et à celui de la liturgie et de la musique : le petit garçon s'y immergea. René Breyse évoquait volontiers, avec malice, les souvenirs de ce temps-là – malgré la guerre. Il en fredonnait les cantiques naïfs et surannés :

*Heureux, qui dès son enfance,
Soumis à la loi du Seigneur,
N'a pas, avec l'innocence,
Perdu la paix de son cœur !*

Il y avait aussi tout un rituel pieux dans lequel intervenait la relique d'un martyr, ancien du petit séminaire – à l'époque celui de Saint-Jodard. On vénérât donc une chaussure du bienheureux Jean-Louis Bonnard, martyr au Tonkin, en chantant :

*Ah qu'ils sont beaux, vos pieds missi-onaires
Nous les baisons avec de saints transports !*

Et René Breyse d'éclater de rire : *Pardi !*

René Breysse ne nous a jamais fait de confidences sur ce qui l'avait amené au grand séminaire. Suite logique, en ces époques de grands effectifs cléricaux. Pour des raisons dans lesquelles les origines sociales entraînent encore pour beaucoup – il en gardait un peu de ressentiment – on ne lui avait pas permis l'accès au Séminaire Universitaire, mais seulement celui de Saint-Irénée. Il évoquait peu un corps professoral qui n'était pas des plus reluisants ; mais il avait pu parfaire sa formation musicale, l'orgue, le grégorien. En ce temps les séminaristes étaient divisés en deux groupes fort inégaux d'après leurs capacités musicales : la «chorale» et la «paroisse» ; René Breysse était de la «chorale», naturellement. Il avait pu aussi s'initier, avant tous les grands bouleversements, aux subtilités de la liturgie lyonnaise, dont il gardera toute sa vie un amour passionné, et quelques bizarreries dans ses manières de célébrer. Au sortir du séminaire – il fut ordonné prêtre en 1952, à vingt-quatre ans – on l'envoya directement comme professeur de 4^{ème} au petit séminaire de Montbrison, dont le supérieur était le chanoine Roffat. Suivit une année à la Maison Saint-Jean, pour faire une licence de lettres aux Facultés Catholiques. L'organiste actuelle de la cathédrale de Saint-Etienne, qui fut sa condisciple, se rappelait d'avoir eu à le pincer pendant les cours trop soporifiques : *hé ! l'abbé, vous dormez ?* Retour quelques temps dans sa classe de 4^{ème} à Montbrison, puis en 1955 René Breysse partit enseigner le français au petit séminaire d'Oullins. Il en évoquait surtout ses démêlés avec ses collègues, dans un corps professoral encore totalement composé de prêtres. Le supérieur était alors le chanoine Magnin, solennel et distant ; M. Feydit, la distinction même, était directeur spirituel ; d'autres confrères étaient plus pittoresques, comme le P. Planchet, dit Toto, qui enseignait l'histoire.

M. Breysse ne devait pas toujours se trouver à l'aise, et en 1961 il était nommé professeur de seconde à l'Institution des Chartreux, que dirigeait alors le P. Permezel. Ce dernier, aux propres dires du P. Breysse, divisait son petit monde en «bonnes têtes» et «braves types» ; il était difficile de faire rentrer René Breysse dans ces catégories préétablies.

Les temps changeaient. Le bouleversement du Concile, les folies de 1968... Les prêtres voulaient aller «au monde», et la vocation d'enseignant était discréditée, considérée comme une survivance. Quelques-uns, pourtant, comme René Breysse, identifiaient leur vocation sacerdotale avec leur vocation d'enseignant, et ils en maintenaient, contre vents et marées, la nécessité et la grandeur. En 1969 le P. Permezel, littéralement dépassé par les événements, avait cédé la place au P. Blanchon, dont la gestion atypique était, au fond, adaptée à ces temps mouvants. Mais cela ne pouvait durer trop longtemps. En 1978 le P. Babolat prenait la direction d'une Institution devenue comme un ultime refuge, une sorte de réserve indienne pour les prêtres professeurs ; c'est ainsi que devaient y arriver le P. Colomb ou le P. Girard. Les temps étaient durs, et Georges Babolat, qui côtoyait le P. Breysse depuis de longues années, trouva en lui l'allié qu'il attendait ; il lui faisait intégrer en 1976 la Société des Prêtres de Saint-Irénée, et René Breysse devenait pour le P. Babolat moins un frère d'armes qu'une sorte de confident du théâtre racinien. G. Babolat endossait volontiers la partie combative ; mais René Breysse, trotinant à ses côtés, lui donnait confiance – c'était le temps des luttes pour la liberté de l'enseignement, au moment de l'accession à la Présidence de François Mitterrand. Il y avait un autre aspect, que pourraient raconter les anciens élèves de ce temps : c'étaient les fameux voyages

en Italie avec les lycéens. Georges Babolat et René Breyse devenaient *don Giorgio* et *don Renato* ; *don Giorgio* faisait le Tour-operator et *don Renato* le guide ; assis sur un pliant, il commentait inlassablement, renouvelant les gestes de l'éducation dans l'Antiquité, où les élèves, debout, écoutaient le maître assis devant eux. René Breyse est resté professeur de lettres jusqu'à la retraite, en 1993. De lettres «classiques», s'entend ; M. Breyse se définissait lui-même comme «*un homme du XVIII^e siècle... en marche vers le XVII^e !*» Je me souviens d'une des dernières messes qu'il avait présidée pour les élèves, à la grande Chapelle, sans doute pour un 8 décembre, où il avait trouvé le moyen, dans son homélie, et en joignant le geste à la parole, de citer Esther (acte II, scène VII) :

Mes filles soutenez votre reine éperdue / Je me meurs...

Dans les dernières années, avant que l'Institution ne s'équipe d'un ascenseur, il gravissait l'escalier d'un pas de tortue, tandis qu'un élève portait devant lui son énorme cartable, tel le lecteur devant un sénateur romain. M. Breyse se disait volontiers spécialiste de la « contraction de texte », art qu'il enseignait aux élèves mais ne pratiquait pas pour lui, pour la plus grande joie des « jeunes » Chartreux que nous étions (nous venions d'arriver dans la Maison, en 1992). Les histoires de M. Breyse étaient inépuisables, et les mots d'esprit quelquefois féroces – ce n'est pas ici le temps ni le lieu de les évoquer. M. Breyse était aussi notre encyclopédie vivante pour tout ce qui touchait à la liturgie lyonnaise ; il continua d'ailleurs à célébrer au rite lyonnais, dans un minuscule oratoire de l'Institution, jusqu'au jour où l'oratoire en question fut sacrifié dans la rénovation de l'étage. Cela ne l'empêchait pas d'aller célébrer aussi volontiers chez les sœurs augustines de la rue Bourne ; il leur assura longtemps la messe.

René Breyse avait tout un pan de sa famille dans la région nîmoise. Quoique né à Roanne, il se sentait provençal, les racines du cœur étant sans doute plus fortes que les déterminismes liés au hasard des parcours personnels. Il avait, à Bernis, tout proche de Nîmes, un oncle et une tante, cette dernière, par le biais des naissances et des générations, à peu près du même âge que lui. Il allait passer l'été à Bernis de manière rituelle – même retraité, il avait gardé l'habitude de partir au premier jour des vacances, profitant ainsi des bouchons sur l'autoroute. Une vieille amitié liait René Breyse, depuis le séminaire, avec le P. Abel Cornillon, de huit ans plus âgé que lui pourtant. On ne pouvait imaginer paire d'amis plus dissemblables au physique, Abel Cornillon ayant quelque chose de l'échassier, et René Breyse, du fait d'une marche difficile, quelque chose de la tortue : c'était une fable de La Fontaine. Ils avaient acheté en commun, en face de la maison de la « tante », une petite maison de village. C'était la « retirade », comme disait René Breyse ; il faisait, tous les étés, à Bernis, un peu de ministère, et s'y était créé beaucoup d'amitiés ; elles auront duré jusqu'à sa mort. La tante Thérèse rendait la politesse, dans l'hiver ; l'oncle et la tante venaient passer quelques jours aux Chartreux, dans la plus grande discrétion ; à peine croisait-on furtivement la tante dans les couloirs, l'oncle, presque jamais.

Georges Babolat avait essayé de persuader le P. Breyse, parvenu à la retraite, de reprendre des études et de faire une licence de théologie à la faculté de Strasbourg. René Breyse prit quelques cours, mais le mémoire de licence – sur la théologie de saint Jean, il me semble – ne dépassa jamais le stade des beaux projets. René Breyse s'était pris entre temps d'une autre passion, pour la « Petite Eglise » - ces opposants au Concordat de 1802 devenus une petite secte d'obstinés à la

fidélité aussi admirable qu'injustifiable. Il s'en était impatronisé spécialiste ; il avait essayé d'y intéresser Mgr Balland, fraîchement arrivé à Lyon, qui lui avait répondu : « *hé bien, occupez-vous en !* » Les choses en restèrent là. Ce que M. Breysse prit, en revanche, avec le plus grand sérieux, fut sa nomination, en 1996, comme chanoine titulaire de la Primatiale. Le titre de chanoine-comte, toute relique d'un passé révolu qu'il fût, n'était pas pour lui déplaire ; mais surtout, cela le liait des liens les plus étroits avec la Sainte Eglise de Lyon, et avec cette Primatiale Saint-Jean à laquelle il était attaché depuis le séminaire et l'ordination. Plus anecdotique – mais cela n'était pas non plus pour lui déplaire – le titre de chanoine de Lyon le rattachait au cardinal de Bernis, ambassadeur à Rome de Louis XVI, qui avait fait partie du chapitre. Les Bernis – de Pierre de Bernis – étaient, au milieu du XVIII^e siècle, « *gueux comme des rats d'église* », pour parler comme Saint-Simon, mais de très vieille race : François-Joachim, le futur cardinal, n'avait eu aucune peine à faire la preuve des trente-deux quartiers de noblesse nécessaires, alors, pour être chanoine de Saint-Jean. René Breysse n'avait pas manqué de le rappeler dans le petit discours qu'il fit lors de la prise de possession de sa stalle ; pas plus qu'il ne manqua de rappeler l'anecdote célèbre, celle du jeune abbé de Bernis venant quémander un bénéfice ecclésiastique devant le vieux cardinal Fleury : « *Moi vivant, vous ne l'aurez jamais* », avait lâché, glacé, le cardinal. « *Soit. J'attendrai* », rétorqua l'impertinent Bernis. Le petit mot fini, Mgr Balland fit asseoir le chanoine Breysse dans sa stalle et lui dit, en souriant : « *Et maintenant, tenez-vous tranquille !* » René Breysse fut, tant qu'il le put, très fidèle à ses obligations au chapitre, participant à l'office canonial, accompagnant à l'orgue, chantant avec

la plus grande conviction (et en roulant les rrr) les psaumes des Laudes :

*Tu me donnes la fougue du taureau,
Tu me baignes d'huile nouvelle. (Ps. 91, 11)*

En 2013 le chanoine Breysse prit une décision compréhensible mais qui ne laissait pas que de nous attrister un peu, celle de se retirer définitivement à Bernis. C'était inmanquablement le perdre de vue, malgré quelques visites, le téléphone toujours un peu difficile, un peu de courrier. La mobilité de René Breysse se réduisait beaucoup ; la tante Thérèse, veuve entre-temps, en moins mauvaise santé que lui, l'avait accueilli chez elle. La mort de la tante Thérèse vint frapper le dernier coup ; la vie de René Breysse se réduisit encore, du lit au fauteuil, les soignants à domicile, les amis fidèles de Bernis qui l'ont entouré jusqu'au bout. Il est mort ce dimanche, « *qui était dans l'ancienne religion* », comme il l'aurait dit lui-même, dimanche de *Quasimodo*, devenu le dimanche de la Miséricorde. Sans illusions sur lui et sur les faiblesses dont il était lui-même le premier à rire, notre cher père Breysse savait bien qu'il lui faudrait compter sur l'infinie Miséricorde pour entrer dans la Maison du Père. Nous pouvons redire pour lui la belle prière sur les offrandes de la messe des défunts :

*Il a toujours vu en ton Fils un Sauveur plein de bonté,
Fais qu'il trouve maintenant en lui le juge dont il n'a rien
à craindre.*

Les circonstances du temps ne nous permettront pas d'aller entourer physiquement René Breysse de notre prière. Nous le ferons en célébrant jeudi la messe à son intention, et, selon l'immémoriale coutume de notre Maison, nous ne manquerons pas d'intercéder pour notre frère en disant pour lui, pendant un mois, le *De profundis*.

FENÊTRES SUR LE CONFINEMENT

LES CHARTREUX CONFINÉS

Arthur Gouhier,
Secrétaire général



Le lundi 16 mars 2020, à l'heure où d'ordinaire l'allée des Marronniers bruit du pas des milliers d'élèves qui se pressent vers leurs salles de cours, un grand silence

régnait au 58 rue Pierre Dupont. Élèves, professeurs, personnel d'entretien et de nettoyage, maîtres d'internat et d'externat, secrétaires et cadres avaient quitté les lieux. Pour la première fois depuis 195 ans l'Institution avait fermé ses portes : en effet, durant la Première Guerre mondiale, transformé en hôpital militaire, l'établissement continuait d'accueillir des élèves. Les murs de l'ancienne Chartreuse de Lyon retrouvaient l'atmosphère qui avait dû être la leur aux temps anciens, lorsque seules les voix des moines troublaient la quiétude du lieu. Les drapeaux flottaient tristement, sans entrain, dans la cour d'Honneur. De-ci de-là, quelques cartables oubliés dans la précipitation du départ témoignaient qu'à peine quelques heures plus tôt, 2500 élèves s'égayaient encore dans les cours et les bâtiments.

Très vite, il fallut néanmoins mettre en place une organisation « en mode dégradé », pour reprendre la formulation militaire adéquate à cette crise sans précédent. Hervé Jandard tiendrait seul l'accueil téléphonique au standard ; Anissa Belfar, malgré le mauvais présage que constituait indéniablement le mot « coronasti » gravé dans la pierre surplombant la comptabilité, assurerait courageusement la tenue

des comptes, tandis que Carole Razurel, notre responsable RH, permettrait à chacun d'être payé en temps et en heure. Des surveillants, des maîtres d'internat et d'externat ainsi que des institutrices, se portèrent spontanément volontaires pour l'accueil des enfants du personnel soignant, 5 jours par semaine. Cinq membres du conseil de direction n'ayant pas de continuité pédagogique à organiser ni d'élèves à suivre prendraient à tour de rôle la « permanence du commandement ». Les autres cadres, confinés à Lyon ou ailleurs, délocaliseraient leur bureau à la maison pour continuer d'assurer leurs missions habituelles.

Après quelques ajustements, mais dans un délai extrêmement court au regard de la soudaineté des événements, l'ensemble du personnel administratif du groupe, sur tous les sites, se mit en télétravail, avec une ardeur et une ténacité digne d'éloges. Il serait trop long de nommer chacun, mais je voudrais quand même citer les mérites de nos trois informaticiens, MM. Canales, Rignier et Bourdoncle, qui n'ont pas ménagé leur temps ni leurs efforts pour déployer les outils de travail à distance et répondre aux interrogations des parents, des professeurs et des élèves.

Au-delà de cette continuité pédagogique annoncée par l'ensemble des enseignants et organisée en lien étroit avec leurs directeurs de division, les professeurs référents des disciplines scientifiques et technologiques mirent à disposition les moyens et le matériel de leurs disciplines pour fournir masques et gants aux hôpitaux, tandis que nos imprimantes 3D furent mises à contribution pour la production de visières de protection.

Le 11 mai, après 57 jours d'école sans élèves, nous aperçûmes quelques blouses et tabliers dans les couloirs... Calmes, sages, « distancés » (sic) et masqués. Quel bonheur de les revoir malgré tout ! Enfin les Chartreux commençaient à retrouver ceux qui sont tout à la fois la raison d'être et la joie de cette Maison.

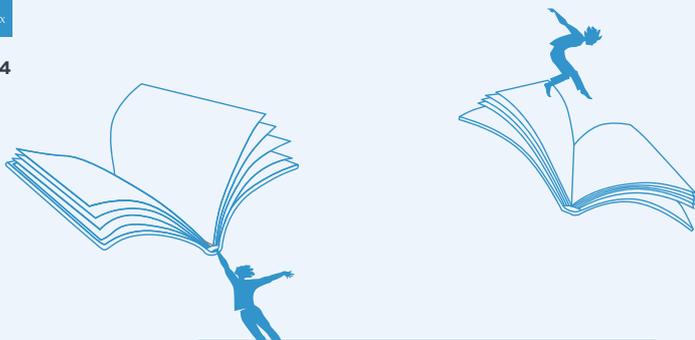


POÉSIES D'ÉLÈVES DE 5^{ÈME} ET 4^{ÈME}

de Madame Fenneteau, professeur de lettres,
en marchant dans les mots de Daniel Picouly

Pendant le confinement, la classe de 5^{ème} F de Mme Fenneteau, professeur de lettres, a travaillé la séquence « *Voyage en poésie* ». Après l'étude d'un poème en vers libres de Daniel Picouly, chaque élève a composé à son tour un texte, en marchant dans les mots de l'auteur...

P.14



Moi si je pouvais redessiner le monde...

Je le ferais nuages de coton,
je volerais de l'un à l'autre.
Rien qu'avec des caresses
rien qu'avec mon plus grand sourire,
je le convainrais
qu'à nous deux, le monde
serait plus doux.

Sacha

Je le ferais danse irlandaise
ses pas claqueraient joyeusement
Rien qu'avec mes notes éclatantes
de flûte et de cornemuse
je le guiderais
et il virevolterait avec moi
dans les airs.

Véronique

Moi si je pouvais redessiner le monde...

Je le ferais rossignol.
Rien qu'avec la pureté de son chant
il annoncerait le beau temps
il consolerait les cœurs peïnés.
Alors, les personnes malveillantes
s'arrêteraient
pour écouter sa mélodie
tendre et fragile...

Sol La Si !

Camille B

Je le ferais tout rond et duveteux
j'approcherais mes lèvres
Rien qu'avec des mots
caressants
je le persuaderais
que si je le goûtais,
le monde serait gavé et apaisé.

Thibault, Garance, Camille D

Moi si je pouvais redessiner le monde...

Bien sûr, on m'objectera
qu'il n'est pas ainsi, le monde
qu'il se veut indomptable,
qu'il se cabre, bronche, rue,
qu'on doit l'éperonner...

Daniel Picouly

Pas nous !
Nous
si nous pouvions
redessiner le monde
Nous le ferions...

Les 5F

POÉSIES D'ÉLÈVES DE 3^{ÈME} A

de Madame Fillardet, professeur de lettres,
sur le thème du confinement

J'ai été minimisé.
On ne m'a pas pris au sérieux.
J'ai été décrédibilisé.
« Cela ne se passe pas chez nous, tant mieux. »

A mon rythme je me suis déplacé.
Les gens à mon arrivée réagissaient différemment.
A mon rythme je me suis développé.
Un désordre mondial, apparemment.

Les humains ne paraissent pas comprendre
L'importance d'être unis.
Il leur a fallu apprendre
Qu'à plusieurs, on réussit.

Alors je me suis retiré malgré moi.
On m'a détesté, lynché, abandonné.
J'ai semé le désordre, mais grâce à moi,
Les hommes se sont réveillés.

Laetitia Diez Ramos

Apolline Bessard

Venue par avion d'une lointaine contrée,
Cette petite cellule fait défaillir,
Une organisation si bien réglée,
Oublieuse qu'elle était en devenir

Comme les autres organismes vivants.
Alors on décida le confinement,
Hors du temps social et du mouvement,
Mais en lien avec les autres vivants.

Mise en retrait, temps de réflexion,
Période de calme et de méditation,
Elle nous permet de voir plus loin
Que quand se succèdent les lendemains.

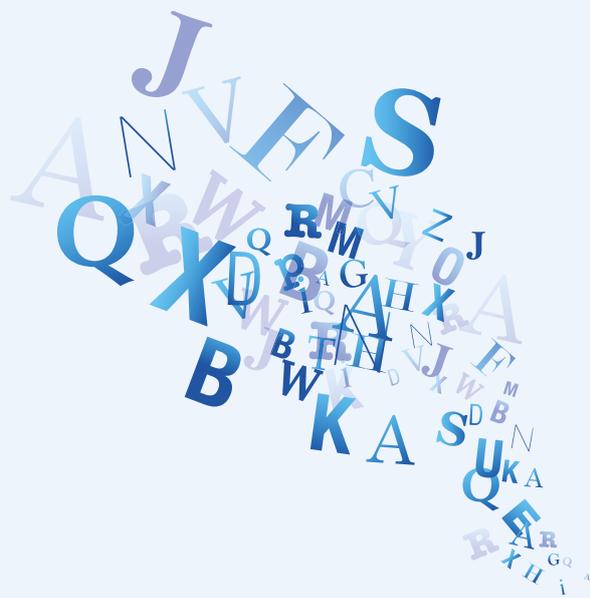
Carla Macchi

Nous vivons confinés,
Les rues sont désertées,
Les écoles fermées,
Les brasseries grillagées

A l'entrée des magasins,
Finis les contacts humains,
Les queues sont organisées
Des distances imposées

Un univers de confinés
C'est tout à inventer
Les gens sont désemparés
La vie entière est à repenser

Pas question de désespérer
Rien n'arrête notre liberté
La volonté de patience
Et la force de résilience



ANALYSE D'IMAGES DE PRESSE PAR DES ÉLÈVES DE 2^{NDE} 1

de Monsieur Bès, professeur de lettres,
sur le thème du coronavirus



P.16

Anna Cléménçon,
Élève de 2^{nde} 1

[...] L'image est assez sombre et à part la tenue de la femme les couleurs plutôt froides et sombres : l'homme est en bleu, les passants en noir, la gare est d'un beige terne. Ces couleurs apportent une atmosphère tendue de fin du monde.

Les bouches sont toutes masquées, les yeux ont l'air inquiet et préoccupé on sent que chacun a un but et ne s'arrête pas pour flâner, discuter.

L'image est plutôt argumentative, elle cherche à faire réfléchir sur l'épidémie, l'affolement de certaines personnes qui vont jusqu'à se mettre sous des sacs en plastique pour se protéger alors qu'il a été prouvé que c'était inefficace. Cette image nous fait réaliser que cette épidémie provoque des réactions de panique démesurées.

On retrouve l'ambiance de fin du monde : il n'y a presque personne dans une gare de grande ville, il fait sombre tous portent un masque.

On remarque aussi que cette image insiste sur un point qui a été beaucoup remarqué dans cette catastrophe : l'entraide. La femme est tournée vers l'enfant et avec son bras fait un geste de protection ; elle est au-dessus de sa tête et écarte le plastique de son visage.

Cette image illustre bien l'épidémie : chacun fait de son mieux pour se protéger et protéger les autres quitte à être surprotégés et ridicules. Elle montre aussi la peur causée par cette épidémie sur la population mondiale.



Côme Guillaume,
Élève de 2^{nde} 1

Ce dessin de presse caricatural réalisé par Pierre Ballouhey est intitulé «Coronavirus, pénurie et fragilité des masques». Réalisé au crayon,

ce dessin est ancré dans la crise que nous vivons actuellement, c'est-à-dire la pandémie du coronavirus autrement appelé par son nom scientifique covid-19. Comme nous le savons tous, afin de lutter contre ce virus, il est primordial d'adopter des mesures de protection simples. En effet, le masque chirurgical est une barrière efficace contre le virus, que ce soit dans l'objectif de se protéger ou de protéger les autres.

On peut voir une caricature reprenant les personnages du roman «les aventures de Pinocchio» écrit en 1881 par Carlo Lorenzini. Ainsi, on observe Geppetto, sculptant la figure d'un nouveau pantin en bois, il est interrompu dans son minutieux travail par Pinocchio dont le nez proéminent du fait de ses mensonges répétés a transpercé un masque chirurgical placé devant son visage. On peut déduire de l'expression et de la gestuelle de Pinocchio qu'il interroge Geppetto pour tâcher de déterminer les raisons d'un tel phénomène. A cela, le vieil homme répond «MADE IN CHINA ! ». Or, nous savons que la majorité des masques sont produits par les usines chinoises.

Ainsi, on pourrait penser à première vue que l'auteur alimente le préjugé selon lequel les produits venant de Chine, «made in China», se casseraient vite, seraient fragiles et de mauvaise qualité. Cependant, on se rappelle que le nez de Pinocchio s'allonge au fil des mensonges qu'il profère, par conséquent on en déduit après réflexion que l'auteur ne veut non pas encourager ce préjugé mais au contraire le rendre absurde. Pour conclure, je citerais Nicolas Malebranche : «Les jugements précipités sont toujours conformes aux préjugés.».



Denis Clémence,
Élève de 2^{nde} 1

[...] De plus, cette image soulève aussi la question de la place de chacun dans la société, et, au-delà des inégalités qui existent entre tous, du mépris que certains vouent à d'autres, sur la base de la classe sociale à laquelle ils appartiennent. En effet, la cliente, en expliquant à sa fille que si elle n'étudie pas correctement en classe, elle fera le même métier que la caissière, en pointant du doigt cette dernière, la rabaisse, la dénigre, et se place à un rang supérieur à elle. Elle est l'archétype des personnes qui se permettent d'en juger ou d'en mépriser d'autres, sous prétexte qu'ils ont «moins réussi» dans leur vie professionnelle. Cela reflète le modèle capitaliste du monde dans lequel nous vivons, qui prône la réussite sociale et la richesse. Cela pourrait également mener à se poser la question du réel effet de notre situation professionnelle dans notre vie, et si réussir sa vie ne se limiterait qu'à avoir un métier très qualifié et gagner de grosses sommes d'argent. En effet, la caissière est sûrement tout aussi heureuse que les deux clientes, peut-être même plus, et considère qu'elle a réussi sa vie. [...]



Emilie Marcadet,
Élève de 2^{nde} 1

[...] Ce dessin est au cœur de l'actualité, car il représente les différentes conséquences de la crise sanitaire mondiale, due au coronavirus. En effet, ce virus a provoqué un arrêt brutal et presque complet dans le monde entier. La majorité des populations étant confinées chez elles, le tourisme s'est arrêté, comme le montre cet avion qui ne fonctionne plus. Par ailleurs, comme le montre l'usine délabrée et le chômeur assis devant, de nombreuses personnes se sont retrouvées sans emploi suite à la fermeture des usines et l'impossibilité de faire du télétravail. Ainsi, la partie gauche du dessin représente les conséquences majeures de la crise et de l'arrêt de l'économie. À droite, figurent les chefs d'État qui représentent les principaux pays touchés par cette crise. Nous retrouvons ainsi la Chine,

premier foyer du virus, l'Allemagne, la France et les États-Unis. Leur visages mettent en avant leur inquiétude et désespoir face au coronavirus et toutes les conséquences que cela entraîne et auxquelles ils vont devoir faire face. Néanmoins, la petite fille à leur côté est, elle, heureuse. En effet, son physique montre qu'il s'agit de Greta Thunberg, la figure principale de l'écologie. Le bilan carbone qu'elle tient à la maison met en avant la courbe qui a considérablement et brutalement baissé. Grâce aux paroles qu'elle prononce, le dessinateur met en exergue une des rares conséquences positives de l'épidémie : la population mondiale pollue et détruit beaucoup moins la planète. [...]

À LA MANIÈRE DES LETTRES PERSANES DE MONTESQUIEU, PAR DES ÉLÈVES DE 1^{ÈRE} 8

de Monsieur Bès, professeur de lettres

« Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. »

Alban Poular,
Élève de 1^{ère} 8

R**** à V****

Le fléau qui touche de nos jours une grande partie des Hommes présents sur Terre, et que tout le monde nomme «une pandémie» a changé la manière de vivre et de s'habiller des Parisiens. Il m'est impossible de sortir sans avoir rempli ce qu'ils appellent une «attestation de déplacement dérogatoire», sous peine d'une lourde sanction. Cette mesure censée lutter contre la pandémie a bien évidemment été mise en place par le régime politique de Monsieur le Président.

De plus, une distance de sécurité d'un mètre a été imposée afin de limiter les contacts humains. Vous vous doutez donc bien que je ne peux plus faire de baise-main à Madame la Comtesse, étant donné que, pour couronner le tout, nous devons porter un masque des plus hideux et extrêmement désagréable. Lorsque j'arrivai sans ce masque, on me regardait comme si j'étais arrivé du ciel. Hommes, femmes, enfants, vieillards reculaient le plus possible avec un air d'étonnement qui dépasse toute mon imagination, si grande soit-elle. Partout où je me rendais, j'étais une source d'étonnement. J'entendais autour de moi des gens murmurer : «Ho ! Ho ! Monsieur sort sans son masque ? C'est une chose bien dangereuse ! Comment peut-on sortir sans masque ?».

Pour finir, le plus extravagant est que, malgré toutes ces mesures plus extraordinaires les unes que les autres, on trouve toujours un nombre faramineux de personnes qui sortent courir au moment du souper. J'ai l'impression d'assister à une fin de travail dans notre pays, quand les travailleurs courent pour rejoindre leurs familles et souper tous ensemble. C'est tout de même une politique étrange de limiter le contact humain mais d'autoriser le peuple à sortir courir tous en même temps, n'est-ce pas ?

À Paris, ce*** de l'année ****

Apolline Ariu,
Élève de 1^{ère} 8

Lettre XXX d'Apolline à Souheila

En arrivant dans la ville lumière je m'attendais à tout sauf aux rues vides qui me faisaient face maintenant. Je savais bien évidemment qu'une maladie avait pris le contrôle du monde. Cependant là d'où je venais le confinement n'était pas aussi drastique. Je me baladais, seul dans les rues d'une ville fantôme. On se croirait dans une scène d'un film de science-fiction apocalyptique. Les quelques âmes errantes que je croisais me regardaient et me contournaient comme si j'étais un pestiféré. Je me demandais pourquoi j'avais le droit à ces regards méfiants et effrayés. C'est alors que je compris mon erreur. Je ne portais pas de masque.

Je ne me rendais pas compte mais toutes les personnes que je croisais ou presque portaient cette protection. Les quelques autres qui ne le faisaient pas, dont moi, étaient traités comme des parias. On ne nous disait pas bonjour, les gens changeaient de trottoir dès qu'ils nous voyaient arriver et nous

étions accablés de regards haineux. Tout ceci était bien différent de là d'où nous venions. Alors que notre président nous exhorte à nier l'existence de cette pandémie et à vivre normalement, ici le dirigeant oblige les Parisiens à rester chez eux pendant des semaines pour lutter contre le même virus que notre gouvernement considère comme un mensonge...

À Paris, le jeudi 8 du mois de mai de l'année 2020.

Roxane Hambye,
Élève de 1^{ère} 8

Lettre XXX de Li à Xiu

Je suis arrivée en France de Chine il y a à peine deux jours, en passant légalement les frontières pendant cette pandémie pour motif exceptionnel, et je ne cesse d'être ébahie par l'inconscience des Parisiens. Je sais qu'ils ne sont confinés que depuis trois semaines et qu'ils sont peut-être simplement en phase d'adaptation, mais dès la première semaine en Chine, personne ne sortait de chez soi et les habitants de Hong Kong respectaient déjà toutes les modalités du confinement.

Hier, alors que j'étais sortie faire mes courses pour la semaine, munie bien évidemment de mon masque, mes gants et mon gel hydroalcoolique malgré les regards moqueurs des gens dans la rue qui trouvaient apparemment mes précautions ridicules, je traversais le Jardin de Plantes et fus profondément choquée du nombre de personnes en train de faire de l'exercice sur la pelouse du grand parc parisien. Bien trop peu d'entre eux respectaient les distances de sécurité, bien rares étaient ceux qui portaient un masque et ils ne cessaient de se toucher le visage. Mais ma stupéfaction atteignit son comble lorsque

j'entendis deux femmes à côté de moi arrêter leur course à pied pour prendre des nouvelles et se prendre dans les bras. De ce que j'entendis de leur conversation, elles étaient des amies très proches et je peux, certes, comprendre leur inquiétude l'une pour l'autre mais cette curiosité, cette soif de nouvelles atteint des sommets d'inconscience et d'égoïsme critique. Ce manque de considération et de respect envers les règles mises en place et le personnel surchargé de travail des hôpitaux me choqua profondément mais, à en juger par le manque d'intérêt des passants face à cette curiosité destructive, j'étais bien la seule à en être perturbée. Je constatai d'ailleurs par la suite qu'une large majorité de la population faisait de même mais je ne parvins pas à m'y habituer tant cela me semblait anormal et irrespectueux. Qui sait, peut-être que je vois les choses d'une façon trop dramatique, après tout, les mesures à Hong Kong sont bien plus drastiques, tu es bien placée pour le constater Ibben, mais je ne peux pour autant m'empêcher de trouver révoltant et irresponsable cette curiosité morbide qui pousse tous les Parisiens à sortir de chez eux pour prendre des nouvelles de leurs proches en personne.

À Paris, le jeudi 8 du mois de mai de l'an 2020



BAS LES MASQUES

Alain Gérente,

Professeur de lettres honoraire
à l'Institution des Chartreux

C'était avant l'épidémie : la France que n'obombrait aucune inquiétude se passionnait épisodiquement pour le port ou non du voile dans l'espace public. Il faut bien garnir les plateaux de télévision ! Et experts d'expertiser, spécialistes de se spécialiser et analystes d'analyser. On vit même un élu du peuple souverain exiger le départ d'une femme voilée d'une enceinte républicaine (on comprendra le souci de cet homme en apprenant qu'il a l'habitude de poser au naturel dans certaines revues...). Bref, la tendance était plutôt à l'interdiction du voile.

Puis arrive le confinement, la quarantaine des épidémies d'autrefois. Chacun dans un lazaret. Alors experts, spécialistes et analystes rivalisèrent de niaiseries et de scurrilité, en anhéant, pour nous dire de porter un masque dans l'espace public. Ainsi la tendance s'inverse-t-elle. On s'en réjouit pour les fabricants de masques.

Nous voilà donc face à une épidémie, comme au Moyen Âge, et à attendre la décrue, en portant un masque !

Mais je m'égare : le rédacteur en chef de cette revue me demande un article sur le confinement dans la littérature. Vaste programme ! S'il avait insisté je lui eusse répondu que c'était beaucoup trop de travail pour un professeur en retrait. Parlons-en justement du retrait : Fabrice et Julien ne sont jamais si heureux qu'en prison (comme tous les

héros stendhaliens). Allez savoir pourquoi ! Lors de la prochaine quarantaine, lisez *La Chartreuse de Parme* et *Le Rouge et le Noir*. Mais ce que je vous conseille vivement c'est *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre : on n'a jamais été solidaire et enfermé avec plus d'esprit... Mais d'où vient ce goût pour l'enfermement chez ces deux fils des Alpes ? Le Dauphinois et le Savoyard avaient-ils le sentiment d'être protégés par d'impressionnantes falaises ou ces latomies, paradoxalement, leur procuraient-elles un sentiment de plénitude ? Or, tout cela n'est que littérature...

Un prisonnier bien réel, confiné, enfermé, étouffé pendant 30 ans, M. le 6, du donjon de Vincennes, le plus célèbre prisonnier de la Bastille (il y logeait dans la tour Liberté) qui passa six mois au château de Pierre-Scize (en face de la terrasse de l'Institution sur la rive droite de la Saône), Donatien-Aldonze-François de Sade, le fameux marquis de Sade, le divin marquis fut écrasé et broyé dans les prisons du roi, de la république et de l'empire. Outre son œuvre considérable, nous avons ses lettres : une leçon de fermeté tant par le maintien intégral des idées qui ont valu à son auteur le supplice de la réclusion que par la mise en œuvre d'un humour transcendé, relevant de la poésie et où s'affirme victorieusement l'invulnérabilité du moi aux agressions de la réalité extérieure. Donnons-lui la parole, ce sera notre conclusion : « A Madame de Sade (octobre 1781), tu dois bien imaginer, ma chère amie, qu'après ce peu de calme que tu as mis dans mon âme, sur l'inquiétude affreuse d'une aussi longue détention que celle que j'ai témoignée dernièrement devoir craindre [...] tu dois bien imaginer, dis-je, que d'après cela, je sois cruellement tourmenté. Une chose bien particulière, et qu'assurément je dois bien regarder comme un terrible raffinement de cruauté sur ce sujet : pas un mot de consolation,

pas un seul qui ait pu me faire entrevoir que je me trompais et que j'allais trop loin [...]. Ainsi donc voilà comme votre mère aura déchiré mes malheureux jours. Voilà comme j'aurai été ma vie entière, la victime de sa rage et de sa brutale vengeance. Et cette femme est dévote, et cette femme communie... Il ne faudrait qu'un exemple comme celui-là pour rendre athée l'homme le plus pieux de l'Univers. Oh ! Combien je la hais ! Combien je la hais, grand Dieu ! Et quel moment pour moi, que celui où l'on m'apprendra la fin de son abominable existence ! »

P.S. Pour le prochain confinement, quelques lectures : du duc de Saint Simon ses *Mémoires* dans l'admirable édition Boislisle, en 43 volumes in-8° (il y a quelques tunnels...). Vous avez également le *Journal intime* d'Amiel en 12 volumes et la *Correspondance* de Marcel Proust en 21 volumes, ainsi que le *Journal* de Renaud Camus en 35 volumes que je recommande tout particulièrement. Sans oublier de Catherin Bugnard *La plaisante sagesse lyonnaise*.



BERGAMASQUES

David Camus,

Directeur du Fonds de dotation des Chartreux

Sur le plan intellectuel, lorsque les soucis de santé ou les difficultés matérielles ne nous en auront évidemment pas éloignés, ces deux mois que nous venons de passer nous auront bien souvent permis de nous nourrir. À côté du travail à accomplir autrement, à côté des tâches domestiques fréquentes, à côté du suivi «de proximité» des devoirs de nos enfants, à côté d'occupations collectives et familiales développées, nous avons pu écouter de la musique, regarder des films et des documentaires, lire... Mais ce qui nous aura sans doute manqué le plus sur le plan culturel, c'est le plaisir du spectacle vivant. La joie de partager l'émotion des artistes en même temps que d'autres personnes «confinés» dans un même lieu.

L'émotion devient même difficile à éprouver dans notre quotidien puisque nous devons porter le masque en tous lieux. Cependant, pour reprendre le titre de la célèbre suite pour orchestre, *Masques et bergamasques* de Gabriel Fauré, plutôt que de nous concerter sur les masques de ce retour à la vie collective, si nous nous concentrons sur les bergamasques...

Bien sûr nous aurons à porter ces masques dans nos établissements scolaires, et nous le faisons de bonne grâce pour la sécurité de tous, puisque nous n'avons rien trouvé encore d'efficace pour séparer le bon grain de nos relations sociales et de nos communions de l'ivraie du virus dont nous sommes les présumés porteurs...

Néanmoins nous pouvons tenter malgré tout de porter un autre regard, d'oser un pas de côté : enlevons nos masques intérieurs et forçons-nous à ne pas avoir peur les uns des autres. Ou bien alors, remettons sur l'ouvrage le métier de la comédie humaine, portons nos masques comme des Italiens du XVI^e siècle ! Ces masques qui permettaient aux petits d'être les princes d'un soir, aux stupides de passer pour des gens d'esprits, aux plus laids de se prendre pour Dom Juan ! Soyons fraternels et allons de l'avant, n'ayons pas crainte d'être démasqués. Car encore une fois, quelle est la chose qui nous manque le plus, «déconfinés» que nous sommes ? Peut-être le simple fait de croiser des regards, d'écouter des voix. Si nous ne pouvons pas encore nous toucher pour de bon, nous embrasser, c'est-à-dire éprouver l'autre au contact de nos bras, y aller de franches accolades, apprenons à nous frôler, à reprendre la chorégraphie du quotidien. Et puisque nous empruntons le titre de ces quelques mots à Bergame, ville martyre du Covid-19 en Italie et en Europe, laissons-nous gagner par la bergamasque, cette danse populaire qui en est originaire, pour reprendre la farandole, pour retourner sur les chemins de l'école, en sautillant ! Eh bien dansons maintenant !

Finalement, en dehors du contact des autres et du plaisir d'échanger avec eux, peut-être que ce qui nous aura le plus manqué, à nous adultes comme, j'en suis certain, aux plus jeunes, c'est d'être face à face, d'envoyer et de recevoir des signes d'intelligence, de sentir vibrer ce que nous nous transmettons par le regard. L'élève et le maître ont besoin de se voir pour que l'un et l'autre enseignent (intéressant étymologiquement, «signaler les choses» «poser des signes», c'est-à-dire les observer et réagir) à l'un et à l'autre. L'apprentissage ne passe que partiellement

à travers un écran. Et même si chacun a pu éprouver l'utilité des outils de la communication immatérielle, si chacun a pu retirer profit de transferts de données, de visio-cours, d'entrevues en non présentiel... chacun a besoin de retrouver la présence.

Pour revenir à notre métaphore artistique, le danseur, le musicien, le comédien est d'abord apprécié pour sa présence en scène. Ce que

nous avons profondément besoin de retrouver c'est cette proximité, pas forcément encore promiscuité. Retrouver cet enseignant dont le travail commence à l'instant même où il pénètre dans la salle de classe ; retrouver la façon dont il en impose, sa façon d'être présent à ses élèves.



LETTRE À MES ENFANTS

Marion Reinert,
Responsable communication

Mes chers enfants,

Cette période étonnante vous aura déstabilisés. Vous avez connu la consternation et parfois la colère. Sans jamais invoquer pourtant la nécessité de désigner un responsable. Cela changerait quoi ?

Il vous aura fallu vous adapter. Il le faudra encore. Prendre le destin et les événements comme ils se présentent.

Voilà. Nous faisons ensemble et brutalement l'expérience que rien n'est acquis, rien n'est strictement juste. Qu'il arrive que la chance, le hasard et l'imprévu redistribuent les cartes. Que si toute transformation est lente, un accident – *ce qui survient* selon l'étymologie du mot - peut être extrêmement brutal.

Je me souviens de vous dans vos plus jeunes années. Avec quelle grâce vous surmontiez les moments difficiles sans remettre en cause la confiance que vous accordiez à la vie. Je vous ai vu cette fois encore pleins de ressources, vous armer de patience, prendre la mesure des efforts à fournir et vous saisir de l'opportunité de ce temps qui vous était accordé. Vous l'avez pris, vous l'avez donné, occupé absolument pour ne pas le perdre, cherché à le « passer ». Il fallait que cela passe.

Le temps de l'imprévu impose celui du présent. Vous vous en êtes saisi. Je vous en suis reconnaissante.

Après tout, un problème chasse l'autre.

Vous en aviez, nous en avons, des préoccupations

importantes avant que tout cela n'arrive et mettent nos projets à l'arrêt... Si elles demeurent, sans doute que le « fléau » n'est pas si grave. Si vous les avez oubliées, si ce temps les a chassées, sans doute n'étaient-elles pas si importantes.

Le temps de l'imprévu impose de relativiser. De poursuivre les travaux, les projets qui peuvent l'être et de se dessaisir du reste, abandonner, s'arrêter, attendre. Ces verbes-là portent en leur sens de grandes vertus... contre toute attente...

Je me souviens d'un livre que j'ai lu à votre âge. *Les Nourritures terrestres* d'André Gide. Un passage sur l'attente avait particulièrement marqué mon esprit : « *Nathanaël, je te parlerai des attentes* ». J'étais adolescente et le sentiment de tout préparer sans que jamais rien n'arrive, d'attendre que la vie commence occupait mon esprit. Quoi faire de cette attente-là quand on ne sait pas à quoi l'on œuvre.

« J'ai vu le ciel frémir de l'attente de l'aube. [...] Je montai jusqu'à la lisière du bois ; je m'assis ; chaque bête reprit son travail et sa joie dans la certitude que le jour va venir, et le mystère de la vie recommença de s'ébruiter par chaque échancre des feuilles. — Puis le jour vint. »

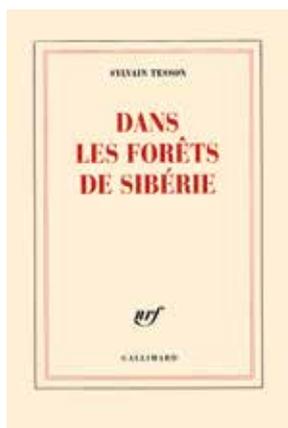
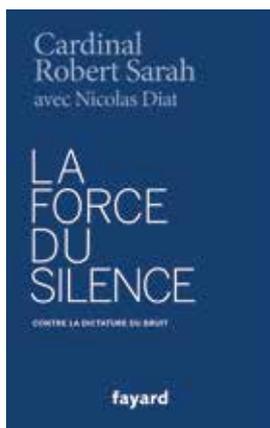
Nous avons vu nos villes, nos quartiers et nos rues dans l'attente de notre retour. Une stagnation éprouvante pour les uns, une forme inattendue de quiétude pour les autres. L'attente a du bon. Au creux de cette respiration, indéfiniment suspendue, nous nous sommes plu à croire que naissait la promesse d'une évolution.

Mes enfants, s'il est évident que cet épisode marquera vos esprits, je vous regarde et songe que nul ne saurait présager de ses effets. Sinon que je vous sais aujourd'hui capables de comprendre que l'imprévu apporte avec lui une forme de sagesse et que la liberté se niche à l'endroit même où l'on décide d'accepter ou de ne pas accepter ce qui arrive.

QU'AVONS-NOUS FAIT DE CE TEMPS ?

Tanguy d'Aboville,

Préfet de l'internat des classes secondaires



Les chanceux dans cette affaire sont les dévoreurs de livres, les tourtereaux de bibliothèques, les amoureux du silence !

Mais que lire ?

J'aime l'idée de lire en montagne des récits de marin, dans le désert des intrigues à Venise, l'été des épopées en Russie...

Bref, nous avons besoin de nous échapper, de fuir ! Un bon livre remplace bien, à moindre frais, un billet de train !

Bien sûr nous pouvions relire sous la plume de grands écrivains, pour éclairer notre triste quotidien, *La peste* d'Albert Camus ou *Le bussard sur le toit* de Jean Giono. Ou bien quelques expériences de confinement telle que *Le joueur d'échec* de Stéphane Zweig, *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre, *Le journal d'un homme de trop* d'Ivan Tourgueniev ou l'un des Robinson !

Le plus marquant... et sans doute le plus plaisant, en ce temps digne d'une vie de sous-marinier : le silence ! Ce qui m'a le plus manqué : arpenter la géographie du monde !

Deux livres m'ont permis de voyager vers l'Est, au cœur du massif de la Grande Chartreuse et plus loin encore, au bord du lac Baïkal !

La force du silence du Cardinal Robert Sarah et *Dans les forêts de Sibirie* de Sylvain Tesson.

Le premier est une plongée dans le grand silence de la vie cartusienne, le second dans la solitude et la beauté de la nature !

Je me propose tout simplement de vous partager quelques passages. Dans *La force du silence* au chapitre V, extraits des *Statuts de l'Ordre des Chartreux* : «*Notre application principale et notre vocation sont de vaquer au silence et à la solitude de la cellule. Elle est la terre sainte, le lieu où Dieu et son serviteur entretiennent de fréquents colloques, comme il se fait entre amis.*» Plus besoin de partir, adieu les longs interrogatoires à l'aéroport David Ben Gourion. Plus loin : «*L'habitant de la cellule... estimera plutôt la cellule aussi indispensable à son salut et à sa vie que l'eau aux poissons et le bercail au brebis.*» Avons-nous fait cette expérience dans notre chambre ? Plus loin encore : «*Dieu nous a menés au désert pour parler à notre cœur.*» C'est peut-être ce qui nous est arrivé !

Attention, page 317, Dom Dysmas de Lassus, actuel Prieur de la Grande Chartreuse, nous prévient non sans humour, l'expérience du silence n'est pas sans difficulté : «*Un retraitsant vient en chartreuse pour rencontrer Dieu, et il commence par rencontrer une personne inattendue : lui-même. La surprise n'est pas particulièrement agréable.*»

C'est justement l'expérience, moins spirituelle, qu'a voulu vivre Sylvain Tesson pendant 6 mois de solitude dans sa cabane en Sibérie. Son projet :

vérifier s'il avait une vie intérieure et savoir s'il était en paix avec lui-même ! Pour l'accompagner, quelques rangées de livres (Jünger, Conrad, Cendrars, Defoe et Tournier bien sûr...) des icônes, des Montecristo, de la Kedrovaïa... des carnets pour tenir son journal !

Quelques passages : «*Je veux m'enraciner, devenir de la terre après avoir été du vent. J'étais enchaîné à l'obsession du mouvement, drogué d'espace. Je courais après le temps. Je croyais qu'il se cachait au fond des horizons*». C'est ce que nous avons vécu, certes involontairement. «*Dans la cabane, le temps se calme. Je suis libre parce que mes jours le sont*». Ne rêvions-nous pas de cette liberté ? Tesson a expérimenté plus tard les limites de la solitude : «*Rien ne vaut la solitude. Pour être parfaitement heureux, il me manque quelqu'un à qui*

l'expliquer». Compagnon indispensable à la vie érémitique : le poêle à bois ! Mais ses plus belles pages sont pour la nature ! La contemplation des saisons au lac Baïkal. «*Le ciel a saupoudré la taïga. La poudreuse veloute le vert-de-bronze des cèdres. Forêt d'hiver : fourrure d'argent jetée sur les épaules du relief*».

Première bonne nouvelle : les librairies sont ouvertes... les cafés ne vont pas tarder !

Seconde : Le Massif de la grande Chartreuse est à vol de chouette de Tengmalm dans un rayon de 100 kilomètres autour de Lyon ! Pour ceux qui n'ont pas de voiture, lire saint Matthieu au chapitre 6, verset 6.

Pour le Baïkal, en attendant la réouverture des chemins du ciel... relisons Tesson !



LA PESTE À LYON AU XVII^E SIÈCLE

Bruno Martin,
Supérieur de la Maison des Chartreux



A peste, fame et bello, libera nos Domine : De la peste, de la faim et de la guerre, délivre-nous, Seigneur. Les invocations de l'antique litanie des saints énumèrent les trois grands fléaux qui ont frappé l'humanité, depuis l'aube de l'histoire jusqu'à nos jours. De la peste d'Athènes qui a coûté la vie à

Périclès en 429 av. J.-C. à la peste noire de 1348-1349, de la grande peste de Marseille de 1720 à l'épidémie de choléra de 1832 – Jean Giono nous en a donné une description transposée, mais historiquement bien informée, dans le *Hussard sur le toit*. Et la grippe espagnole qui de 1918 à 1920 fit plus de morts que la première guerre mondiale... Tout cela est revenu dans les conversations à propos du coronavirus, mais il faut comparer ce qui est comparable : la peste noire a fait périr entre la moitié et le tiers de la population de l'Europe, la peste de Marseille a fait 40 000 morts pour la seule ville de Marseille, soit plus que le Covid pour toute la France, 30 000 morts rien qu'à Paris pour le choléra de 1832, et 50 millions de morts pour la grippe espagnole. Nous sommes, Dieu merci, loin du compte.

L'historien observe avec un rien d'amusement la rémanence des comportements devant les grandes épidémies. La peste lyonnaise de 1628/1629 arrivait d'Italie, ramenée par quelques soldats ayant passé les Alpes ; fin juin, les premiers cas furent découverts dans le village de Vaux (Vaux-en-Velin) que l'on mit aussitôt en isolement total - les pauvres gens moururent de l'infection et de la faim, car on ne se préoccupa nullement de les alimenter. Ces mesures furent inutiles : en septembre, la peste était dans la ville, et tous les habitants qui le pouvaient s'enfuirent à la campagne – comme nos contemporains à l'annonce du confinement. Ici où là, ils furent d'ailleurs accueillis à coups de pierres par les paysans terrorisés par la perspective de se voir à leur tour contaminés. On vit rapidement apparaître aussi ce que nous appelons des « théories du complot » ; on accusait de mystérieux malfaiteurs de propager l'épidémie en enduisant de substances maléfiques les poignées de portes – déjà la hantise des poignées de portes. On appelait ces prétendus empoisonneurs les « engraisseurs » ;

plusieurs malheureux furent lynchés par la foule, malgré leurs protestations d'innocence¹.

Les manifestations du mal étaient spectaculaires, et nous avons de nombreuses descriptions contemporaines. Tel malade, «*dès le commencement de sa peste eut des cours de ventre sanglants, des bubons sous les oreilles et aux aisselles, des rêveries frénétiques, des urines noires, puis sanglantes, des moiteurs qui sentaient mauvais... et une grande appréhension de périr, ce qui arriva le 14^e jour malgré l'incision des bubons par le chirurgien barbier*». Cette «incision» des bubons ne faisait qu'augmenter la diffusion du mal – et ce ne sont pas les remèdes ahurissants proposés, comme d'appliquer sur les bubons incisés la carcasse desséchée d'un crapaud qui pouvaient l'arrêter². On était encore loin de l'hydrochloroquine... La seule pratique efficace était l'éloignement des malades ; le confluent du Rhône et de la Saône était alors entre Perrache et Ainay ; c'est là, sur une île nommée le Broteau d'Ainay, que l'on construisit les cabanes dans lesquelles furent relégués tous ceux qui paraissaient atteints ; de l'autre côté de la Saône, aux pieds de l'actuelle montée de Choulans s'élevait l'Hôpital Saint-Laurent où l'on relégua tous ceux qui étaient frappés de contagion. Les bâtiments ne suffirent bientôt plus – on compta plus de quatre mille malades à la fois. Cinq ou six chariots et trois barques portaient continuellement malades et cadavres, parfois pêle-mêle, et ne purent bientôt plus suffire. On rapporte l'histoire

1 Les mêmes accusations avaient été portées lors de la peste de Milan de 1638-1639, celle qui est décrite dans le roman de Manzoni *I promessi sposi* ; on accusait des mêmes méfaits les untori. Lors du choléra, on accusa des étrangers d'avoir empoisonné les puits ; le titre du *Hussard sur le toit* vient de la mésaventure du héros, Angelo, obligé de se réfugier sur les toits parce que poursuivi par la foule de Manosque qui l'accuse d'avoir empoisonné une fontaine ...

2 Autre remède proposé, dont je garantis l'authenticité, «*mettre de petits poulets vifs ayant le cul plumé appliqué sur les bubons ou tumeurs charbonneuses qui accompagnent la peste, et les y tenir une demi-heure en leur serrant le bec afin qu'ils soient forcés d'attirer l'air par le cul et le venin avec...*»

horrible d'un de ces malheureux porté jusqu'au pré d'Ainay, et abandonné avec un tas de cadavres au bord de la fosse immense où la tombée de la nuit avait empêché de les précipiter ; le moribond parvint à se dégager au petit matin au milieu des morts, et à regagner sa maison ; il survécut au fléau.

Le clergé séculier, chanoines en tête, avait fui devant le danger, sauf celui de Saint-Nizier ; mais les religieux, en particulier les jésuites et les capucins, se dévouèrent sans compter auprès des malades ; ils allaient d'hôpital en hôpital, couverts d'une sorte de blouse en toile cirée, et masqués – ces étranges masques en forme de bec de corbeau, remplis de drogues odoriférantes pour éloigner, croyait-on, la contagion. Un ciboire pendu au cou, ils confessaient et distribuaient la communion aux moribonds. À Saint-Laurent et à la pointe d'Ainay on avait élevé des autels en plein air pour pouvoir célébrer la messe devant les malades ; les Pénitents du Gonfalon multipliaient les processions en suppliant le ciel de faire cesser la contagion. *Ô Piissima stella maris, a peste succurre nobis*, chantait-on à la Vierge : ô très bonne Etoile de la Mer, défends-nous de la peste !

La peste commença de fait à diminuer au mois de mars 1629 et s'éteignit peu à peu avec l'été ; mais on craignait toujours une «deuxième vague», dirait-on aujourd'hui. Lorsque fin août quelques personnes furent frappées à nouveau, la panique s'empara de la ville où la vie avait commencé à reprendre son cours. Mais ce ne fut qu'une fausse crainte. En attendant, bien que les chiffres du temps soient sujets à caution, la peste avait fait sûrement près de 30 000 victimes, pour une population qui n'atteignait pas les 100 000 habitants. Ce sont les classes les plus misérables qui furent le plus fortement frappées ; sur les dix-huit mille pauvres qui émargeaient à l'aumône générale, il ne resta

que six cents. Huit médecins et soixante-dix «chirurgiens» - ce qui correspond plutôt à nos aides-soignants - trouvèrent la mort, et trente religieux sur les quarante qui se dévouèrent aux pestiférés. L'activité économique s'était effondrée, les travaux des champs négligés ; les récoltes ne s'étaient pas faites, faisant planer, après le spectre de la peste, celui de la famine. Dix-neuf moulins flottants se comptaient sur le cours du Rhône : à la fin de l'épidémie il n'en restait que neuf, et encore étaient-ils souvent sans ouvrage.

Les échevins n'avaient pas lésiné sur les moyens spirituels, envoyant des émissaires avec de riches offrandes aux sanctuaires les plus réputés, Notre-Dame du Puy et Lorette, en Italie, mais aussi aux petits sanctuaires locaux, l'Île-Barbe, Brou, et Valfleury, en pays ligérien. La peste reprit de

manière sporadique en 1630, plus fortement en 1638, puis encore en 1643. En mars, les échevins décidèrent d'un «vœu» solennel de la ville à Notre-Dame, cette fois dans la petite chapelle de Fourvière qui n'avait pas eu de renom particulier jusqu'alors. Le corps municipal s'engageait à venir chaque année entendre la messe solennellement pour la fête du 8 septembre, si le fléau s'écartait de la ville. Inexplicablement, la peste disparut aussitôt. C'est le célèbre «vœu des échevins», qui fut renouvelé lors du choléra de 1832 et n'a jamais cessé d'être célébré jusqu'à nos jours. Il fut un temps où les lieux de culte étaient considérés comme de «première nécessité», et où les gouvernants, loin de demander leur fermeture, étaient les premiers à s'y rendre...



Sur la cour de l'école Les Chartreux Croix-Rousse, les élèves se mettent en rang

ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC FRÉDÉRIC KECK, ANTHROPOLOGUE

Propos recueillis par **David Camus**



- Bonjour Frédéric Keck. Comment l'anthropologue que vous êtes, spécialiste des pandémies, a-t-il observé les signes avant-coureurs de cette crise sanitaire du Covid-19 qui a déferlé sur l'Europe et sur la France ?

J'ai suivi de près les premiers signes de la pandémie depuis l'alerte lancée par les médecins de Wuhan fin décembre 2019. Les premières

informations étaient ambivalentes : le taux de létalité de ce nouveau coronavirus était faible (moins de 1%) mais la contagiosité était importante (à la différence du virus du SRAS qui était très létal, avec 10% des personnes infectées qui mouraient, mais peu contagieux). Surtout, les mesures prises par les autorités sanitaires à Wuhan étaient très impressionnantes, avec le confinement d'une région de 50 millions de personnes, mesure inédite dans l'histoire de la santé publique. Mais lorsque la maladie s'est répandue en Italie puis en France et en Espagne, avec de fortes incertitudes sur le comportement du virus et sur la capacité du système hospitalier à y faire face, il a fallu adopter les mêmes mesures qu'en Chine. L'Europe était peu préparée à cette pandémie, alors que les territoires situés aux frontières de la Chine, comme Hong Kong, Taiwan ou Singapour, où j'ai fait mes enquêtes depuis quinze ans, s'étaient mieux préparés, et on a vu qu'ils ont eu moins de cas infectieux et moins de conséquences économiques.

- *La peur du virus et les comportements irrationnels pour certains (ravitaillement, vols de gel hydroalcoolique...) que l'on a pu observer au début de cette crise dans notre société, révèle-t-elle autre chose de nos sociétés ?*

La préparation aux pandémies implique des mesures rationnelles permettant de limiter les effets d'une catastrophe sanitaire, comme les sentinelles captant les signaux d'alerte précoce, les simulations permettant au personnel hospitalier de prendre les mesures d'urgence et le stockage de biens prioritaires comme les masques, les antiviraux et les vaccins. Mais du fait du défaut de préparation, les comportements irrationnels se sont multipliés : stockage de denrées de première nécessité au détriment de la

solidarité, vol de matériel sanitaire, accusations et délations... L'épidémie bouleverse les rapports sociaux car elle fait voir derrière chaque individu un potentiel transmetteur de maladie et un rival dans l'accès à des denrées rares. C'est pourquoi il faut s'y préparer de manière rationnelle à partir de l'expérience des épidémies précédentes en gardant des objectifs de justice sociale.

- *Parlons maintenant du confinement à proprement parler ; cette expérience va-t-elle profondément transformer l'homme et la femme moderne ?*

Les sociétés contemporaines ne se seraient pas lancées dans cette expérience inédite du confinement s'il n'y avait pas d'une part les infrastructures technologiques permettant de vivre si longtemps sans contact physique, comme le télétravail, et d'autre part une aspiration à un ralentissement de l'économie pour profiter davantage de la vie familiale. Cela explique la perception ambivalente du confinement par les individus qui ont souffert du manque de liberté et d'activité mais qui avaient une forte demande de sécurité et de repos. C'est ce qui explique ce que les médias espagnols ont appelé le syndrome de la cabane : les individus ont du mal à revenir à une vie sociale « normale » parce qu'ils ont expérimenté de nouvelles normes dans cette vie confinée.

- *Existe-t-il ailleurs dans le monde, des sociétés qui ont totalement changé d'organisation à la suite d'une crise sanitaire d'ampleur ?*

Les sociétés amérindiennes, qui ont été décrites par les anthropologues comme Claude Lévi-Strauss, ont beaucoup souffert des épidémies apportées par les Européens depuis cinq siècles, et sont passées de véritables civilisations à de petites bandes nomades errant dans la forêt, ce

qu'on a pris à tort pour des sociétés primitives. Nous retrouvons un peu leur vision du monde avec le « syndrome de la cabane », vivant dans un environnement restreint peuplé d'entités virtuelles à travers les réseaux sociaux et le télétravail.

- *Se retrouver confiné, seul ou en vase clos, sans interactions sociales en dehors des écrans, a certainement créé un sentiment d'enfermement chez certains. Quelles sont, d'après vous, les ressources que les êtres humains ont pu développer pour se libérer de ce sentiment. Le développement de la vie intérieure a-t-il pu être l'une de ces ressources ?*

C'est une expérience que connaissent bien les individus privés de liberté et enfermés dans des prisons : on sait que de nombreuses conversions ont lieu dans des trajectoires carcérales qui prolongent des biographies accidentées. Il est difficile de comparer le confinement sanitaire à l'enfermement en prison car il ne résultait pas d'une sanction pour faute, mais ce confinement fut aussi pour notre société l'occasion de faire retour sur notre mode de vie et ses excès, de méditer sur les signes que « la nature » nous envoie des désordres que nous lui avons causés.

- *Pour les chrétiens, comme pour les autres religions, quel a pu être l'impact de l'arrêt brutal de la dimension communautaire ?*

Les religions organisées ont été profondément affectées par cette crise, car ce sont souvent des rassemblements communautaires qui ont déclenché les foyers épidémiques, comme en Corée du Sud, avec une secte évangélique revenue de Wuhan, ou à Mulhouse, avec un seul rassemblement qui a conduit à l'infection de personnes dans de nombreux pays. La célébration religieuse repose sur le partage d'une

chaleur humaine, mais celle-ci peut se retourner contre le corps des fidèles si elle est contaminée par un virus. En même temps, la méditation sur les causes de la pandémie pouvait permettre de revenir sur les enseignements des grandes religions, comme dans le message écologique porté par le pape François. L'image du pape priant seul dans la cour de Saint-Pierre de Rome le jour de Pâques était impressionnante, mais on pouvait l'imaginer entouré d'oiseaux comme François d'Assise. Le pape a également eu le courage de contredire le président du Conseil italien en autorisant les prêtres à rendre les derniers sacrements. La question des funérailles en temps d'épidémie a été un sujet très douloureux pour toutes les religions : les anthropologues ont beaucoup travaillé sur cette question en Afrique pour Ebola, mais je n'aurais jamais imaginé que des enterrements sans contact pourraient avoir lieu en Europe, alors que le dernier rapport entre les corps est dans toutes les sociétés un moment

fondamental pour la bonne gestion des relations entre les vivants et les morts.

- *Qu'est-ce qu'une période comme celle que viennent de vivre tous les élèves et les étudiants peut révéler des fondamentaux de l'école et de l'apprentissage ?*

Le télétravail est vécu très différemment selon que l'on fait des réunions par vidéoconférence avec ses collègues ou que l'on est en situation d'apprentissage – sans parler de tous les métiers qui ne peuvent se faire en ligne. Dans la tradition française républicaine, la situation d'apprentissage scolaire suppose un groupe face à un enseignant, avec un double rapport d'émulation et de hiérarchie qui sont abolis dans le rapport entre un enfant et un écran. Il faudra que les enseignants se forment au télétravail pour se préparer aux crises sanitaires à venir pour assurer une continuité pédagogique, car l'école en ligne est appelée à relayer de plus en plus l'école en direct. C'est un défi majeur pour la tradition



française républicaine, car l'enseignement en ligne révèle de nombreuses inégalités sociales qui ne peuvent plus être compensées dans le cadre scolaire, même si elle ouvre sans doute des opportunités de renouvellement.

- *À l'heure du déconfinement et de la reprise progressive des interactions sociales, quelles implications peut avoir sur nos sociétés l'usage du masque ?*

Le masque chirurgical est porté depuis une quinzaine d'années dans les sociétés asiatiques : c'est un signe de respect quand on se sent fiévreux et une protection contre la pollution de l'air. Il est normal qu'il s'impose progressivement dans les sociétés occidentales, même s'il va à l'encontre d'une tradition républicaine et peut-être chrétienne qui veut que la personne se présente à visage découvert dans l'espace public. La persona, en latin, c'est le masque que l'on met pour venir sur une scène, et le christianisme a imposé cette idée que chaque individu ne devait avoir qu'une seule persona, et non plusieurs masques comme dans le polythéisme grec ou romain. Nous allons apprendre à vivre avec ce nouvel objet de la vie en commun parce que notre expérience des menaces écologiques et sanitaires est de plus en plus globalisée.

- *Pour finir, qu'est-ce que l'anthropologue peut dire à un jeune, écolier, collégien, lycéen ou étudiant pour le rassurer ?*

Le message peu rassurant est que cette pandémie n'est pas la dernière, car les menaces écologiques résultant de l'exploitation de la planète vont se multiplier dans les années à venir. Ce qui est rassurant, c'est de penser que de nombreuses sociétés ont déjà expérimenté des catastrophes de ce genre en Asie et en Amérique, et que

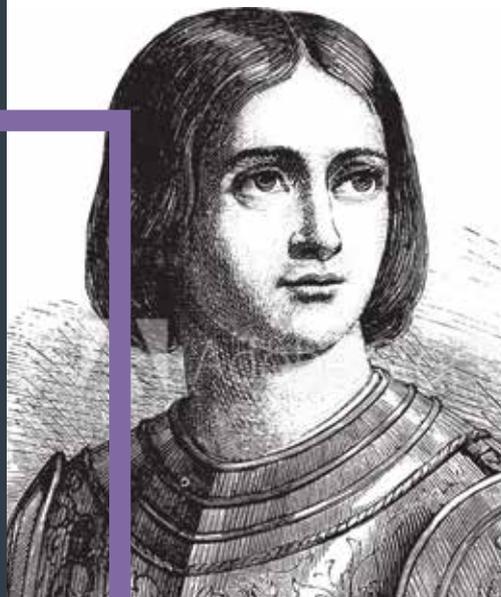
nous avons les ressources culturelles en Europe pour faire face à ces menaces avec notre propre tradition, qui puise ses sources dans la pensée chrétienne et républicaine.

Frédéric Keck est directeur de recherche au Laboratoire d'anthropologie sociale (CNRS-Collège de France-EHESS). Après des études de philosophie à l'École Normale Supérieure de Paris et d'anthropologie à l'Université de Berkeley, il a fait des recherches sur l'histoire de l'anthropologie et sur les questions biopolitiques contemporaines posées par la grippe aviaire. Il a reçu la médaille de bronze du CNRS en 2012 et dirigé le département de la recherche du musée du quai Branly entre 2014 et 2018.

Pour aller plus loin :

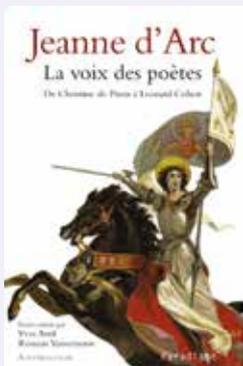
- *Claude Lévi-Strauss, une introduction* (Pocket-La découverte, 2005),
- *Lucien Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie* (CNRS Éditions, 2008),
- *Un monde grippé* (Flammarion, 2010) (en co-direction avec N. Vialles),
- *Des hommes malades des animaux*, L'Herne, 2012 (en co-direction avec A. Kelly et C. Lynteris),
- *Les sentinelles des pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine* (Zones sensibles, 2020).

ARTS & CULTURE



JEANNE D'ARC

Bernard Plessy



**Textes réunis
par Yves Avril
et Romain Vaissermann
Anthologie**

Jeanne d'Arc
La voix des poètes,
318 p., 25 €, Paradigme

Au 16 de ce dernier mois de mai, il y eut cent ans que Jeanne d'Arc fut canonisée par Pie IX et déclarée patronne secondaire de la France, titre qu'elle partage avec sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus – la patronne première étant la Vierge Marie, Notre-Dame elle-même, fêtée le 15 août depuis le vœu de Louis XIII. Cet anniversaire est l'occasion de diverses publications, dont certaines méritent d'être signalées, voire recommandées.

Je dirai Jeanne

En 1977, le grand, très grand écrivain argentin Jose Luis Borges fit l'honneur de sa visite à la France. Il n'arriva pas les mains vides. Le poème qu'il offrit *A la France*, c'est son titre, a quelque chose d'inoubliable. Alors inédit, il fut publié plus tard dans son *Historia de la Noche*. En voici quelques vers :

*... Je n'ai jamais cessé d'être en France
Et je serai en France quand quelque part à
Buenos Aires
La bienfaisante mort m'appellera.
Je ne dirai pas le soir ou la lune : je dirai
Verlaine.
Je ne dirai pas la mort ou la cosmogonie :
je nommerai Hugo.
Non pas l'amitié, mais Montaigne.
Je ne dirai pas le feu : je dirai Jeanne.*

Je dirai Jeanne. Sous ces mots tout simples, le plus grand Borges. Un écrivain, parce qu'il l'a atteinte dans son essence même, peut se substituer à une réalité physique (le soir, la lune, la mer), scientifique (la cosmogonie), ou morale (l'amitié) et en exprimer l'Idée, pour penser et

parler comme Platon. Je dirai Jeanne. C'est encore autre chose. Car Jeanne n'a pas écrit – signé tout au plus. Elle n'a pu exprimer quelque réalité ou quelque idée. Elle a *incarné*. Le feu. Non pas le feu du bûcher de Rouen, qui n'en est que le signe, le martyr au sens de témoignage, mais le feu d'Amour qui l'a brûlée, pour la France, et pour Jésus. Je dirai Jeanne. Jorge Luis Borges nous sera cher à jamais pour ces mots.

Et cher encore parce qu'il nous enseigne autre chose. Si Borges peut écrire : *Je ne dirai pas le feu : je dirai Jeanne*, il nous fait le devoir d'être fidèles à Jeanne. Or la fidélité a ses ordres, et ses degrés. À l'Église revient le premier devoir. Elle l'a accompli avec la canonisation, dont nous célébrons le centenaire, et l'office pour célébrer la fête de la sainte, vierge et martyre, au Propre de France. Ensuite aux historiens. Il a été si long, si laborieux, si courageux de rendre à Jeanne la rayonnante sainteté qui fut la sienne. Enfin à la littérature. Le mot est vaste. Il recouvre le théâtre, le roman, l'éloquence – et Jeanne en a sa bonne part. Mais c'est aux poètes que la jeune fille de 19 ans a parlé au plus juste, au plus vrai d'elle-même. Et c'est bien là, par l'exemple, la leçon de Borges. Ce sont les poètes qui disent Jeanne.

En 2008, deux auteurs 'johanniques' – entendons par là grands connaisseurs et chevaliers servants de Jeanne et de Péguy -, Yves Avril et Romain Vaissermann, ont eu l'heureuse idée d'élaborer une anthologie des poètes qui ont célébré Jeanne. Chez nous, certes, mais en tous pays et en toutes langues. 108 textes, dont 68 en français. Les autres en allemand, anglais, espagnol, finnois, hongrois, italien, japonais, polonais, russe et suédois. Jeanne est universelle. Et en langue d'oc. Et en latin. Langues originales et traduction. Restons en France pour dire quelques mots de ce livre. On croit souvent que la première mention

'poétique' de Jeanne se trouve chez Villon, dans la *Ballade des Dames du temps jadis* :

*Et Jeanne, la bonne Lorraine
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen...*

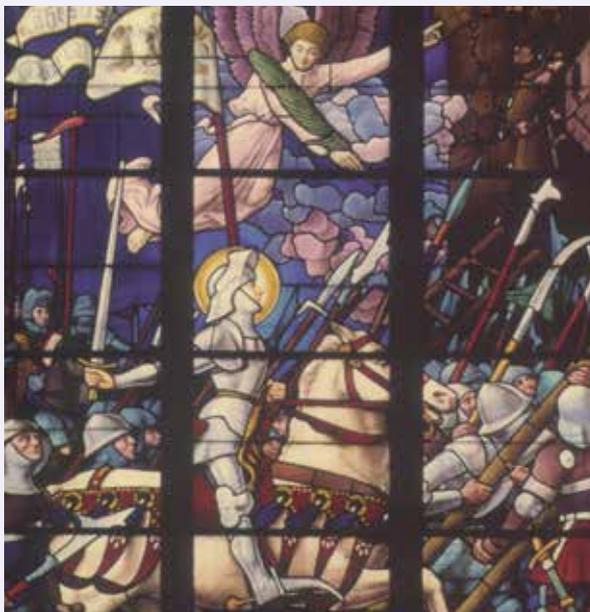
Surprenante découverte : ces vers de 1461, trente ans après le bûcher de Rouen (30 mai 1431), ont été précédés de neuf autres textes, dont cinq écrits du vivant de Jeanne.

Ce qui est beau, c'est que le premier est d'une femme et, quoique grande dame, sœur de la bergère de Domrémy, parce que pleine de pitié comme Jeanne devant les maux de la France. C'est Chrestienne ou Christine de Pisan, dont Robert Sabatier dit dans sa belle *Histoire de la Poésie française* : « Il y a du Charles Péguy chez elle. (...) À la fin de sa vie, une grande joie la visita : une femme guerrière délivrait sa patrie et Christine eut la dernière satisfaction de chanter Jeanne d'Arc avant Martial d'Auvergne et Georges Chastellain. » Oui, elle a chanté Jeanne dans son *Ditié de Jeanne d'Arc*, paru en 1429 – deux ans avant la mort de Jeanne, deux ans avant sa propre mort. L'*Anthologie* donne 13 strophes (des huitains) – elles sont très belles. Et il est bien vrai qu'elles précèdent Georges Chastellain (1450) et Martial d'Auvergne (1450), et Villon.

Il est bien impossible de commenter pas après pas ce recueil. Mais un sentiment s'impose : C'est sous la plume des femmes (une douzaine seulement...) que l'on éprouve l'intuition qui va au-delà des mots : sainte Thérèse de Lisieux (1895), Marina Tsvetaieva (1920), Marie Noël (mardi de Pâques 1958) et, pour un bouleversant poème en allemand, Jeanne Berta Semmig (1948), née à Orléans en 1867 d'une mère française. Voici la dédicace manuscrite dont elle l'a accompagné en envoyant son livre à Roger Secrétain, maire

d'Orléans : « D'un Allemand que les aléas d'un exil jetèrent à Orléans, la ville de Jeanne d'Arc, j'ai reçu, moi, son enfant, le prénom de la sainte. Son image – qui m'a, la vie durant, accompagnée – voici qu'au bout de mon voyage je la rassemble en poésie – en offrande. » Le poème est une merveille.

Sans équivalent jusque-là, ce recueil est inépuisable d'*applications* : histoire, mythe, littérature, patriotisme, foi y trouvent leur compte. Et je m'avise que *celui* que je n'ai pas nommé est au cœur de toutes ces *entrées* (comme on ne disait pas en son temps) : Charles Péguy, pour qui Jeanne était « la sainte la plus grande après sainte Marie ». Yves Avril et Romain Vaissermann ont dû se faire violence pour s'en tenir à deux pages. Elles suffisent pour en faire le chef de file de tous ceux qui, leurs poèmes le disent, ont fait ou feront comme Borges, à l'heure du choix définitif : *Je ne dirai pas la France : je dirai Jeanne*.



Cathédrale Saint-Etienne d'Auxerre – Jeanne d'Arc délivre Orléans – Vitrail d'Edouard Socard, 1914

Une prière de Pourrat à Jeanne d'Arc



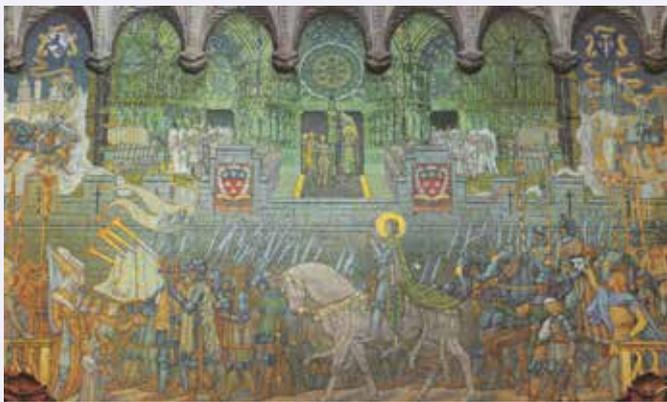
Henri Pourrat

Les Montagnards ; chronique paysanne de la Grande Guerre (mars 2016),
144 p., 14 €,
Hardpress publishing

Une anthologie est un choix de textes. Elle appelle une collaboration avec le diligent lecteur, qui peut connaître telle ou telle page qui l'enrichirait. C'est le cas avec la présence de Jeanne dans l'œuvre d'Henri Pourrat, l'auteur de *Gaspard des Montagnes* et du *Trésor des contes*.

En août 1914, au début de ce qui sera la Grande Guerre, Henri Pourrat a 27 ans. Il vit à Ambert, chez ses parents, soignant une tuberculose qui a mis un terme à ses études. Il n'est donc pas question qu'il soit mobilisé. C'est une souffrance pour lui, quand il voit partir ses amis d'Ambert, et surtout quand il apprend qu'ils ne reviendront pas. Lui vient alors l'idée d'une forme de participation qui serait le témoignage de « la grande pitié des campagnes de France », confiées au courage des femmes, des enfants et des vieillards. Cette *Chronique paysanne de la Grande Guerre (mars 1916)*, – c'est le sous-titre, le titre étant *Les Montagnards* – prit la forme épique de strophes de sept décasyllabes sur une seule assonance.

H. Pourrat en reçut félicitation du grand médiéviste Joseph Bédier (1920).



Lyon – Basilique Notre-Dame de Fourvière – Détail de la Mosaïque : Jeanne d'Arc à Orléans (8 mai 1429) – Œuvre de Charles Lameire et Georges Décôte

P.38

C'est dans cette œuvre poignante qu'apparaît la première fois la figure de Jeanne d'Arc. Henri Pourrat a lu Barrès. Notamment le deuxième tome de la série *L'âme française et la guerre : Les saints de la France* (Émile-Paul, 1915). Pour Barrès, chaque soldat mort pour la patrie est un saint de la France et Jeanne d'Arc incarne la sainte de la patrie. L'iconographie de l'époque, cartes postales et images pieuses, assurent le rayonnement de ce culte. Dans *Les Montagnards*, Jeanne d'Arc est comme chez elle, appelée par le thème de l'œuvre : elle est la sœur des vaillantes femmes qui maintiennent la vie à la ferme, comme Jeanne quand elle était chez son père. Et c'est tout naturellement que s'élève cette prière :

*Ô pauvres femmes ! ô filles des campagnes !
Creusez ici le sillon, quand là-bas,
À plein pays sous les tirs de barrage,
Les vôtres, tous, entrés dans la boue grasse,
Font des tranchées pour qu'ils ne passent pas !
Mais toi, la Lorraine, la Paysanne,
Ô souviens-toi de tes sœurs du village !*

*Fille de Dieu qui n'as jamais tué
Et dont l'épée fut toujours aussi claire
Que le soc pacifique de l'araire,*

*Toi qui dans les travaux aidas ton père
Avant d'aider la patrie dans la guerre,
Toi qui sais la vie des champs et sa peine,
Ô souviens-toi des nôtres dans la paix !*

*Toi qui parlais de la grande pitié,
Toi qui jamais ne vis sang de Français
Que les cheveux ne lèvent sur ta tête,
Et qui verrais maintenant par nos plaines
Ton étendard blanc et bleu comme un ciel
Pour nos martyrs trempé de sang vermeil,
Ô souviens-toi des nôtres dans la guerre !*

*Jeannette des Français, souviens-toi des Français !
Fileuse de la paix, souviens-toi de la paix !
Gardiennne de nos champs, souviens-toi de nos champs !
Franchise de nos bourgs, souviens-toi de nos bourgs !
Patronne des conquits, souviens-toi des conquits !
Ressource des captifs, souviens-toi des captifs !
Grande sœur des soldats, souviens-toi des soldats !
Bergère des armées, souviens-toi des armées !
Inspirée des combats, souviens-toi des combats !
Archange des victoires, souviens-toi des victoires !*

*Vierge qui enfantas la France, souviens-toi !
Orléans aux Noël ! Rheims aux trompettes d'or !
L'aube de délivrance et le soleil de joie
Sur tout le peuple assis dans l'ombre de la Mort !
Le laboureur qui chante en poussant la charrue,
Le pain de France, qui retrouve tout son goût ;
Les bons soirs où les gens regardent de leur rue,
Les arondes de Pâque autour du clocher roux
Virer en criant dans la nue !*

De cette œuvre de jeunesse à *Ma maison manque de prière* (Gallimard, 1954) en passant par *Saints de France* (Boivin, 1951), Jeanne – et Péguy – ne quitteront plus la méditation de Pourrat. «L'histoire de France aurait pu faire l'économie de beaucoup de généraux, de rois et de ministres : elle n'aurait pas pu se passer de ses saints.»

Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc



Pascal-Raphaël Ambrogi
Dominique Le Tourneau
Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc,
2016 p., 39 €,
Desclée de Brouwer

Pesez bien le titre : par ordre alphabétique (dictionnaire) l'ensemble des connaissances relatives à Jeanne d'Arc (encyclopédique). Une gageure ? Oui. Tenue ? Oui. Plus de 2000 pages, typographie serrée, petits caractères, sur deux colonnes. Environ 3000 «entrées» ou articles. Un travail colossal, inattendu, une bombe chez les «johanniques», je le tiens de l'un d'eux, qui a son article dans le Dictionnaire.

On peut l'aborder avec prévention : Jeanne en pièces détachées, au hasard de l'alphabet ? Ne vaudrait-il pas mieux une bonne biographie ? – C'est vrai, et il en existe (Colette Beaune, Régine Pernoud). Mais Jeanne, elle et sa courte vie, sont au détail près dans cette somme, et dès l'entrée, en une chronologie de dix pages, de 1412 (naissance) à 1920 (canonisation), *au jour le jour* pendant les années de sa mission. Et dans le corps de l'œuvre, à chaque entrée qui la concerne. Ainsi peut-on reconstituer son parcours *à volonté*, c'est-à-dire en le voulant, d'un article à l'autre, avec une curiosité active et inventive.

Mais le contenu va bien au-delà de la vie même de Jeanne. Il y a son temps, «la grande pitié au royaume de France», les hommes, grands seigneurs, gens de guerre, prélats, les partis, les conflits, les défis. Il y a Jeanne dans la suite des siècles : Jeanne au péril de l'histoire, de l'Église, des annexions partisans, lentement revenue, reconnue comme une des plus grandes héroïnes de tous les temps, universelle, canonisée par l'Église, célébrée par la République, patronne de la France.

Eh bien tout cela, ces combats autour d'elle, plus vifs, plus âpres que ceux qu'elle a menés autour d'Orléans, ce Dictionnaire les restitue. Pour en donner l'idée, prenons le premier exemple qui se présente : la lettre A. Je glane. Sa vie ? *Abjuration* (7 p.) ; *Âge de Jeanne* (3 p.) ; *Amis de J.* (et leurs dépositions) ; *Anneaux de J.* (dont celui du Puy-du-Fou) ; *Arc, les membres de sa famille* (4 p.). L'histoire et la politique ? *Action française* ; *Allemagne et J.* ; *Alsace et J.* ; *Angleterre et J.* (7 p.). Les écrivains ? Parmi les plus récents, une bonne dizaine, oubliés ou très connus : Alain (rationaliste), Anouilh, Apollinaire, Aragon (résistant et communiste («Ma patrie est comme une barque / Qu'abandonnèrent ses haleurs [le texte dit : hauteurs, rare coquille]»), Dom Aubourg, Audiberti... Je laisse de côté les ecclésiastiques, leurs sermons et panégyriques



Rouen - Tour où Jeanne d'Arc fut enfermée en 1431 et ancien château bâti par Philippe Auguste en 1204. Détruit en 1809

(à la lettre V celui du cardinal André Vingt-Trois à Domrémy), les discours des politiques à Orléans (de Malraux à Macron...), tous ces textes longuement cités. Mais encore un article sur le fameux cantique *À l'étendard* : « Sonnez fanfares triomphales... » Et surtout, emblématique du Dictionnaire, l'article Art (œuvres en rapport avec Jeanne, collections françaises et étrangères), 70 pages, inestimable répertoire pour l'iconographie de Jeanne. Sans l'article cinéma (139 films entre 1895 et 2015), ni cartes postales (un peu rapide).

Cette démonstration – allégée – vaudrait pour toutes les lettres de l'alphabet. C'est une somme. À l'évidence. Au poids. Est-ce le surgissement d'un monument soudain et « incontournable » ? Je réponds : oui. Par conviction intime. Quand on y plonge, on mesure

ce que l'on ignore de Jeanne, avec effroi. Quand on y baigne, on mesure ce que l'on peut apprendre, avec joie. Comment en user ? Comme l'implique un dictionnaire : par découverte fragmentaire. Chaque article apporte sa pierre, comme une tesselle de mosaïque. De l'une à l'autre, d'un jour à l'autre, le tableau se constitue. Du détail à l'ensemble, de l'ensemble aux détails. On vit avec Jeanne.

Dernier témoignage en forme d'avertissement : qui entrera en cette somme johannique n'en sortira plus.

P-S. – Il est bon de signaler que Dominique Le Tourneau, prêtre, écrivain et poète, et Pascal-Raphaël Ambrogi, haut-fonctionnaire et écrivain, sont aussi les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique de Marie* chez le même éditeur (2015).



Arrivée de Jeanne d'Arc et son escorte à Chinon, vers 1430 – Tapisserie de laine, 80 x 107 cm – © Musée des Beaux-Arts d'Orléans

EN BREF

RÉSULTATS DSCG

DÉCEMBRE 2019

UCLY / Institution des Chartreux

RÉSULTATS ATS3 LICENCE MSH

OCTOBRE 2019

IAE de Lyon / Institution des Chartreux

Mickaël Chavand

Directeur des formations diplômantes

DCG / DSCG – BTS – Prépa ATS – Licence MSH –

Diplôme d'Ingénieur Informatique et Cyber-sécurité

Les chiffres l'attestent, le DCG/DSCG Chartreux est la meilleure formation régionale à l'Expertise Comptable. Durant les cinq années de formation, les lycéens sont devenus des étudiants, ils sont parfaitement armés pour obtenir leur Doctorat.

Pour la Prépa ATS3 – Licence MSH, après quatre années d'existence, les résultats sont remarquables avec 94% d'admis. Les poursuites d'études ou les intégrations dans les grandes écoles supérieures de commerce sont intéressantes et méritées.

Félicitations aux lauréats. Merci aux professeurs, éducateurs pour le travail accompli. Merci aux familles pour la confiance accordée. Merci à nos partenaires, l'IAE de Lyon et l'UCLY. Faire le choix des formations diplômantes de l'Institution des Chartreux après le baccalauréat et faire confiance à l'Institution, c'est choisir des parcours individualisés, alternatifs mais toujours d'excellence.

PRÉPA ATS3 - LICENCE MSH SESSION 2019

Nom et prénom	Licence MSH	Intégration post Licence
AUDOUIN Maxence	Admis	Néoma PGE
BARDONNET Maud	Admise	Audencia PGE
BATAILLARD Melvin	Admis	Skéma PGE
BEJAOUI Ziad	Admis	IAE Master commerce international
BOUCHEBRINE Djehid	Admis	Césure / IAE Master marketing vente
BOUDALI Sofia	Admise	GEM PGE
CHOBERT Sixte	Admis	TBS PGE
DARMENTÉ Pauline	Admise	EM PGE
DESIGAUD Valentin	Admis	IAE Master finances contrôle de gestion
FLAMAND Etienne	Admis	TBS PGE
FOREST Amandine	Admise	GEM PGE
FOUCHE Thomas	Admis	GEM PGE
GALARD Francesca	Admise	Néoma PGE
GAUTIER Julien	Admis	Néoma PGE
GERVESIE Louis Vorles	Admis	Sans réponse
GRIMAND Arnaud	Admis	Néoma PGE
GROFF Lucie	Admise	EM PGE
GROSDOIT Alice	Admise	Skéma PGE
IMMEDIATO Louise	Admise	IAE Grenoble management des SI
LE FELIC Vincent	Admis	Néoma PGE
LETANG Sixtine	Admise	Audencia PGE
MILLEFERT Marie	Démission	Sans réponse
MIROUSE Adrien	Ajourné	Sans réponse
NIZOT Killian	Admis	TBS PGE
OUERGI Aikel	Admis	IAE Master marketing vente
PERRIN Lesly	Admise	Sans réponse
SECEROVSKI Damian	Admis	IAE Master Eden
SEKKAT Younes	Ajourné	Sans réponse
SUATON Thibaut	Admis	EM PGE
TOLLARD Hippolyte	Admis	Skéma PGE
VIAL Benjamin	Admis	IAE Master management conseil
VLONTAKIS Alexis	Admis	Néoma PGE

Pour mémoire :
 en 2018 : 29 sur 31 soit 94%
 en 2017 : 20 sur 22 soit 91%
 en 2016 : 13 sur 13 soit 100%

ÉTUDIANTS ADMIS

29 sur 31

TAUX DE RÉUSSITE

94%

ÉTUDIANTS ENTRÉS EN FORMATION DSCG EN 2018

UNITÉS D'ENSEIGNEMENT	DISCIPLINE	UCLY/CHARTREUX		Dont étudiants DCG L3 Chartreux 2017/2018	
		ÉTUDIANTS ADMIS	%	ÉTUDIANTS ADMIS	%
1	Gestion juridique, fiscale et sociale	13/16	81%	10/11	91%
4	Comptabilité et Audit	9/16	56%	6/11	54,5%
6	Épreuve orale d'économie partiellement en anglais	16/16	100%	11/11	100%
8	Épreuve facultative	Aucun étudiant a souhaité préparer cette UE			

ÉTUDIANTS ENTRÉS EN FORMATION DSCG EN 2017

UNITÉS D'ENSEIGNEMENT	DISCIPLINE	UCLY/CHARTREUX		Dont étudiants DCG L3 Chartreux 2016/2017	
		ÉTUDIANTS ADMIS	%	ÉTUDIANTS ADMIS	%
1	Gestion juridique, fiscale et sociale	19/26	73%	14/18	78%
4	Comptabilité et Audit	6/26	23%	5/18	28%
6	Épreuve orale d'économie partiellement en Anglais	17/25	68%	13/17	76%
8	Épreuve facultative	Aucun étudiant a souhaité préparer cette UE			
2	Finance	12/26	46%	11/18	61%
3	Contrôle de gestion et Management	17/26	65%	14/18	78%
5	Systèmes d'information	18/27	66%	12/18	67%
7	Relations professionnelles	16/24	61%	11/18	61%

Taux de réussite 2019 : 16/24 soit 67%

Taux de réussite 2019 des étudiants issus de la formation DCG Chartreux 2017: 13/18 soit 72% (dont 2 absents aux épreuves et un résultat non annoncé)

Pour mémoire :

Taux de réussite 2018 : 15/19 soit 79% - **Taux de réussite 2018 des DCG Chartreux 2016 : 12/14 soit 86%**

Taux de réussite 2017 : 25/28 soit 89% - **Taux de réussite 2017 des DCG Chartreux 2015 : 18/20 soit 90%**

Taux de réussite 2016 : 25/35 soit 71% - **Taux de réussite 2016 des DCG Chartreux 2014 : 19/23 soit 83%**

CARNET

MARIAGES

Se sont unis ou s'uniront par le mariage :

- Cédric Testevuide (promo Bac 2005 et BTS Informatique 2009) et Sophie Massot, le 21 septembre 2019
- Aude de Loriol (élève au collège de 2001 à 2005) et Alec Clément, le 4 avril 2020
- Jean-Christophe Guédât (promo Bac 2006) et Claire Gilbert, le 9 mai 2020

Prévus :

- Raphaëlle Pinon de Quincy (promo Bac 2004) et Edouard de Goulaine, le 16 mai 2020
- Théotime de La Selle (promo Bac 2015) et Marion Brunot, le 10 juillet 2020
- Baudouin Gomart (promo Bac 2014) et Priscille Huteau (promo Bac 2014), le 1^{er} août 2020
- Albane Heraud (promo Bac 2012) et Pierre-Emmanuel Lockhart, le 8 août 2020
- Marie de Poncins (promo Bac 2014) et Guirec de Saint Pol, le 14 août 2020
- Emmanuel de Benque (promo Bac 2007) et Amicie de Sesmaisons, le 29 août 2020
- Maria Rubio (promo Bac 2010 et Prépa HEC 2012) et Geoffroy Baghdassarian (promo Bac 2010), le 5 septembre 2020
- Charlotte Gindre, enseignante à l'école Les Chartreux Croix-Rousse, et Augustin Faure, le 5 septembre 2020

NAISSANCES

Nous avons la joie de vous annoncer la venue au monde de :

- Guillaume, au foyer de Sébastien (ancien Prépa associée CPE Lyon) et Mathilde Larousse, née Duhamel (promo Bac 2005), le 13 juin 2019
- Isaac, au foyer de Maud Driolli et Maxence Muraccioli, fils de Roland Muraccioli, surveillant général de l'Institution, le 3 septembre 2019
- Jeanne, 2^{ème} enfant d'Aurélien Reslou, née Bonnefond (promo Bac 2004 et HEC 2006), le 9 septembre 2019
- Jeanne, 5^{ème} enfant d'Etienne et Marion Sauvageot, née Tantot (respectivement Bac 2001), le 27 novembre 2019
- Elise, 3^{ème} enfant de Jean-François et Pauline Lombardo, née Ménager (promo Bac 2000), le 3 décembre 2019
- Joséphine, 3^{ème} enfant de Jérôme et Constance Veri, née Gérard (promo Bac 2004), le 24 décembre 2019
- Nathanaël, 4^{ème} enfant de Vincent Couturier, préfet de l'internat des CPGE, le 13 janvier 2020
- Benoît, 2^{ème} enfant d'Hubert Déprez, professeur d'histoire-géographie et catéchiste, le 20 janvier 2020
- Aliénor, 2^{ème} enfant de Gauthier et Valentine Micolon de Guérines, née Tracol (promo Bac 2010 et DCG 2013), le 26 janvier 2020

- Elia, 3^{ème} enfant de Pierre Beyssac, technicien en laboratoire aux Chartreux Saint-Just, le 1^{er} février 2020
- Gabriel, au foyer de Caroline Colombe (promo Bac 2006) et Léonard Binet (promo Bac 2006), le 9 février 2020
- Augustin, au foyer de Lucie et Baptiste de Fenoyl (promo Bac 2010), le 23 février 2020
- Marianne, 4^{ème} enfant de Cécile Baldwin, professeur de lettres, le 29 février 2020
- Sybille, au foyer de Louise Chatelet, enseignante à l'école Les Chartreux Saint-Romain, le 5 mars 2020
- Ambroise, 2^{ème} enfant d'Anne-Sophie Vadon, enseignante à l'école Les Chartreux Croix-Rousse, le 10 mars 2020
- Ambroise, 2^{ème} enfant d'Aymeric et Anne-Sophie Vadon, enseignante à l'école Les Chartreux Croix-Rousse, le 10 mars 2020
- Charlotte et Louis, au foyer d'Etienne Gayton et Laurène Coquet, maîtresse d'externat de 3^{ème}, le 19 mars 2020
- Marc-Antoine, 5^{ème} enfant d'Alexandre et Laurène Gélas, née de Boissieu (promo Bac 2003 et Prépa HEC 2005), le 2 mai 2020

DÉCÈS

Nous ont quittés :

- Olivier Thaller (promo Bac 1954), le 8 octobre 2019
- Le père de Sophie Pestourie, professeur de musique, le 5 janvier 2020
- La mère de Clémentine Favre-Félix, professeur de français
- La mère de Joëlle Ligier, professeur d'allemand, le 31 janvier 2020
- La belle-mère de Philippe Coupillaud, professeur de musique
- La sœur de François Jourdain de Muizon, professeur de philosophie
- L'époux d'Hélène Charrel, enseignante à l'école Les Chartreux Croix-Rousse, le 17 mars 2020
- Monsieur le chanoine René Breyse, prêtre de Saint-Irénée, le 23 avril 2020
- L'époux de Valérie Mounier-Dharley, maîtresse d'externat des élèves de Terminale, le 25 avril 2020
- Madame Odette Ferret, maman de Marie-France Couzon, professeur de mathématiques au collège Les Chartreux Sainte-Famille, le 4 juin 2020
- Décès de Monseigneur Youssef Becharra, ancien archevêque d'Antélias au Liban, cofondateur du jumelage de Zalka avec le Diocèse de Lyon, ami des Chartreux, le 9 juin 2020
- La mère d'Odile Pachiaudi, professeur d'anglais, le 10 juin 2020

ORDINATION

- Timothée Besson, diacre en ministère à l'Institution des Chartreux, a été ordonné prêtre le 27 juin 2020 par Monseigneur Michel Dubost, administrateur apostolique du diocèse de Lyon



58 Rue Pierre Dupont
69283 LYON Cedex 01

Tél. : 04 72 00 75 50
communication@leschartreux.net

Pour plus d'informations,
consultez notre site internet :
www.leschartreux.com